

27 OCTOBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS

LE

# MONDE ILLUSTRÉ



CINQ MILLE OUVRIERS ONT  
ENGAGÉ LA LUTTE AFIN DE  
RENDRE A MARSEILLE SON  
VISAGE DE GRAND PORT  
MONDIAL.

**MARSEILLE ET SON PORT**  
**L'ART FRANÇAIS A FLORENCE**  
**LA FRANCE D'OUTRE-MER**

FR. 9

# SATISFACTION



PRIX IMPOSE MENTIONNE SUR  
NOTRE BANDE DE GARANTIE

ECHANGE STANDARD  
DU BLOC USAGE

675



**EXCELSIOR**  
DE  
**BAYARD**  
le stylo  
sans reproche

## acheter ?

## vendre ?

problèmes faciles si  
vous consultez des

### SPÉCIALISTES ÉPROUVÉS

#### **P. MAZURIER**

Directeur

25, Boul. de Sébastopol  
**PARIS (1<sup>er</sup>)**

Métro: Châtelet — Central 32-32 et 32-33

CABINET LECOMTE et C<sup>ie</sup>  
FONDÉ EN 1901

CESSION D'HOTELS  
MAISONS MEUBLÉES  
PENSIONS DE FAMILLE

FONDS DE  
COMMERCE DE LUXE  
DE DAMES ET DIVERS

Leur devise

**LOYAUTÉ**

votre sécurité

ÉTABLISSEMENTS

#### **VOISIN & LE CAPON**

25, Boulevard des Italiens, 25

**PARIS (2<sup>e</sup>)**

RIChelieu 68-40 (lignes groupées) — (OPÉRA)

#### **SITEC**

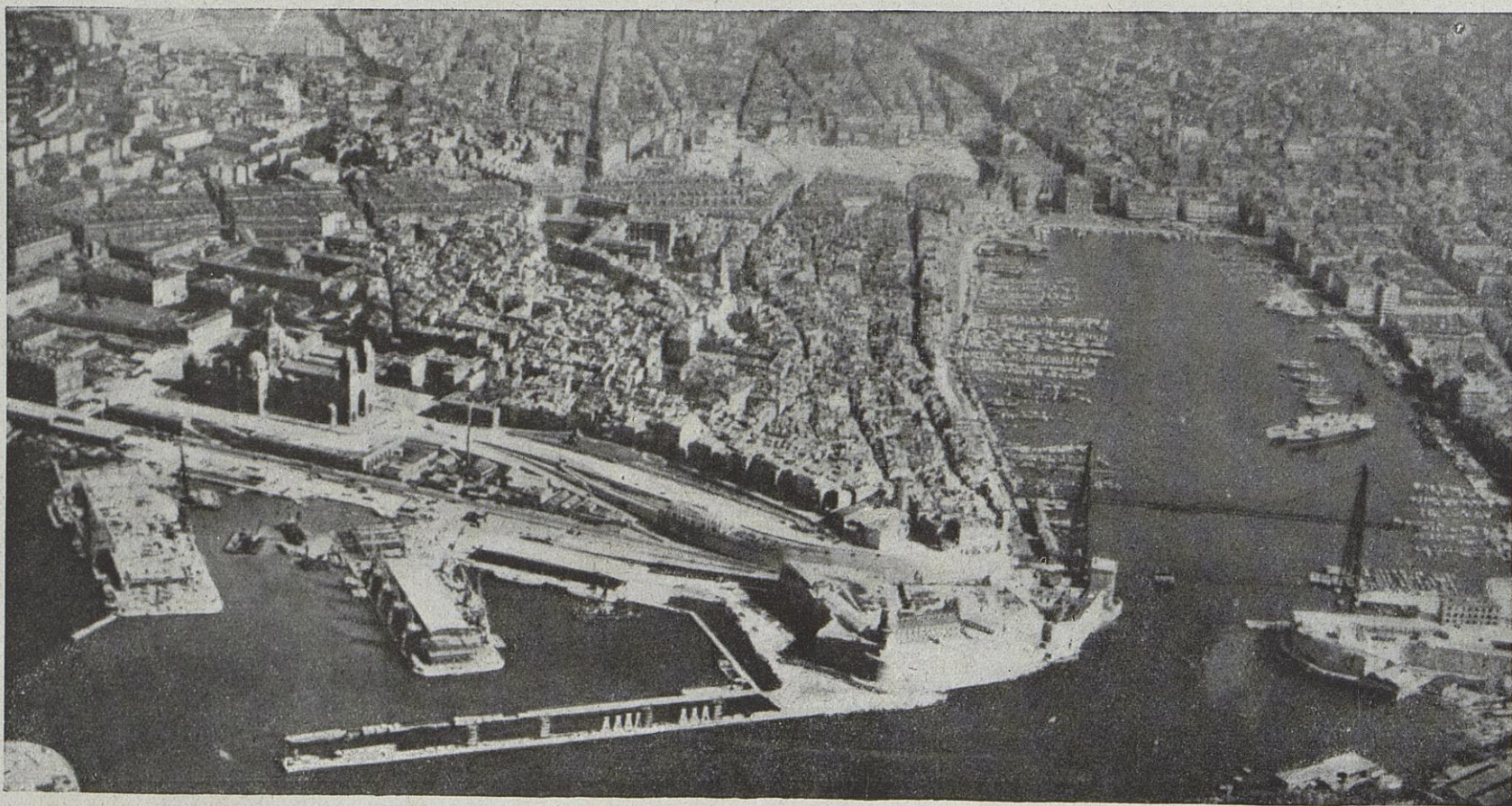
27, Rue de Marignan, 27

**PARIS (8<sup>e</sup>)**

Tél. ELY. 01-65 et 01-66 — Métro: MARBEUF

COMMERCES DE GROS & DÉTAIL

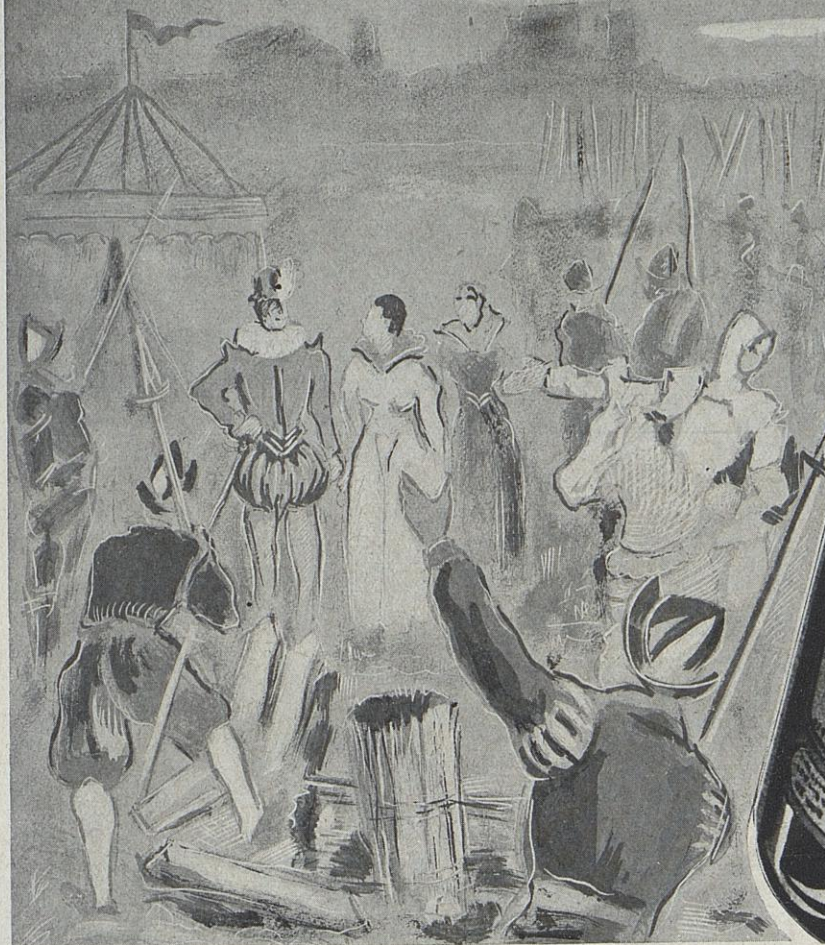
USINES  
INDUSTRIES  
IMMEUBLES  
PROPRIÉTÉS



Pour reconstruire nos ports, pour équiper et moderniser  
le Pays, souscrivez des Bons de la Libération

# 1568

HENRI IV METTAIT LE  
SIEGE DEVANT COGNAC



ANDRÉ  
BAYHOURST

# 1863

UNE GRANDE  
MARQUE  
ENTRAIT DANS  
L'HISTOIRE..



# CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"

COGNAC

COGNAC  COGNAC

**CROIZET  
ZET**

FONDÉE EN 1805

*semaines  
Dans quelques temps  
sortiront les premiers*

**APPAREILS  
PHOTO**

**FOCA**

APPAREILS DE HAUTE PRÉCISION



CH. LEMONNIER 414



**SUR LE PAPIER**  
LES TISSUS  
LE BOIS  
LES MAINS

*On efface comme  
on écrit...*

avec

**Corrector**

PRODUIT FRANÇAIS GARANTI SANS CHLORE



*Un bel enfant  
naît dans un chœur*

*un beau  
chœur naît*

*sous un châssis*

**VITREX**

Notice 45 **J** sur demande  
Société **VITREX**, 48 bis, rue Lafayette, Paris-9<sup>e</sup>

I. D. Publicité

Roland Forgy



L'effondrement du pont de la Chaîne, à Budapest, marque la fin d'un monde : celui des hobereaux hongrois. Cette vue tragique va entrer dans un album de famille du Middlewest.

## LA FRANCE ET LE MONDE

# INCERTITUDES AMÉRICAINES

**L**A politique de guerre et les actions militaires des Etats-Unis ont été lucides, cohérentes et directes. Nous n'oserions pas en dire autant de leur politique de paix. On ne voit pas exactement à quoi tend cette dernière et les principes qui l'inspirent apparaissent imprécis. Nous tenons compte, bien entendu, du fait que, de tous temps et plus que jamais actuellement, l'observatisme s'est de tous temps trouvé, en Amérique, devant trois actions politiques : celle de la Présidence, celle du *State Department* et celle des journaux ou, si l'on préfère, des hommes politiques qui s'appuient sur eux. Cela peut, évidemment, donner, dans certains cas, une impression de confusion qui, du reste, ne nuit pas à la confusion mais qui la rend souvent parfaitement inattendue, même aux mieux placés pour la prévoir, parfois pour la concevoir. Toutefois, ce procédé d'action purement américain n'est possible que lorsqu'il est appliqué à une question déterminée et aussi lorsqu'il s'agit de politique intérieure. Mais lorsqu'il s'agit de replacer sur une base solide tout un monde dont les fondements ont été ébranlés par le plus formidable des cataclysmes, il serait nécessaire, afin d'éviter de faire courir à eux-mêmes et aux autres les plus terribles dangers, que les Américains adoptassent une façon de voir concrète.

Or, en dépit de notre amitié et de notre admiration pour nos grands amis, nous sommes bien obligés d'avouer qu'au lendemain de cette victoire où ils ont tenu une si grande place, ils ne donnent pas cette impression de clarté et de rectitude de jugement nécessaire, mais, au contraire, une impression de flou, de ligne zigzagante et d'erreur dans les appréciations.

En ce qui concerne le Pacifique et l'Extrême-Orient en général, il est impossible de se faire une idée nette de ce qu'ils conçoivent. Tout ce que l'on sait c'est qu'ils y veulent établir des bases, essentiellement stratégiques. Encore la formule exacte de ces bases n'est-elle pas encore nettement déterminée et la nomenclature de leur emplacement non fixée, avec une tendance à varier

assez fréquemment. On ne sait même pas à quoi elles seront destinées à faire face de préférence. Quant aux rapports avec la Chine et avec la Russie, dans cette partie du monde, on n'en voit point apparaître la moindre idée, encore qu'il doive bien en exister une. Peut-être consistent-ils à ménager la position politique nécessaire à leur pénétration économique.

Pour l'Europe, c'est encore bien plus obscur. Dans ce domaine nous assistons à une série d'attitudes plus ou moins contradictoires. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir laissé l'U.R.S.S. mettre la main sur tous les pays de l'Est européen et s'être, déjà et avant la signature de la paix, taillé des frontières occidentales à son goût, Washington prend une attitude très nette de refus d'acceptation de gouvernements balkaniques installés par Moscou. Encore, cette attitude ce traduit-elle par une action positive ? Point ! Washington refuse, mais ne fait rien pour changer la situation. La seule tactique que la diplomatie américaine applique est celle de l'attermoie-

ment. Il apparaît, déjà, que Washington serait disposé à établir l'unité économique de l'Allemagne, avant même, soit dit en passant, que les frontières occidentales de cette Allemagne soient déterminées, alors que le sont les orientales. Tout au moins on doit considérer comme sûr que le général Eisenhower a reçu des ordres dans ce sens. La France s'est, naturellement, opposée à cette mesure et cela aurait bloqué les travaux de la Commission de contrôle de Berlin. Nous ne savons pas ce que sont les échanges de vues que nous supposons avoir lieu entre Washington et Paris sur ce sujet, mais une partie de la presse américaine — un journal au moins — a déjà pris vigoureusement parti. La thèse de ce journal, si l'on va au fond des choses, en revient, qu'il le veuillent ou non, à nous dénier la possibilité d'avoir une opinion en la matière et refuser de prendre en considération nos droits et nos besoins. Et si nous insistons, le même organe nous menace des pires sanctions, pouvant aller jusqu'à

chasser nos troupes d'occupation du territoire allemand.

On sent bien qu'elle est la préoccupation du gouvernement de Washington en l'occurrence : il veut rapatrier le plus rapidement possible ses hommes et il suppose que si l'Allemagne s'administre économiquement elle-même cela allégera l'occupation. De plus, en Amérique, on suppose qu'une Allemagne unifiée économiquement redeviendra un puissant élément d'affaires, les trusts américains, en outre, ont chez nos voisins de l'Est de grandes propriétés industrielles à part celles qu'ils comptent acquérir.

Il faut qu'ils se disent bien ceci : l'unité allemande c'est une nouvelle et plus terrible guerre dans quelques années, peut-être avec une répartition des alliances différente de celle de 1939-1945. L'Allemagne ne recommence jamais les mêmes erreurs diplomatiques. Qu'on les laisse « reprendre du poil de la bête » et ils ne tarderont pas à réorganiser une force d'agression, de conquête et de domination, puis à passer à la violence.

Nous autres Français sommes passés — dramatiquement passés — par les plus sanglantes et cruelles expériences pour savoir ce dont sont capables nos voisins de l'Est. On nous dit qu'il ne s'agit que d'unité économique. Nous savons ce qu'en vaut l'aune et nous avons vu, après 1866, l'Allemagne belliciste et conquérante s'instaurer en partant d'un simple accord douanier. A quoi servirait, au reste, d'avoir décidé de mettre les Allemands hors d'état de nuire si on leur fournit les moyens — et par conséquent étant donné leur tempérament — la tentation de recourir à la force, à l'agression ?

Mais faut-il croire qu'en dépit de leur séjour de dix-huit mois sur notre vieux continent, les Américains ne soient pas encore parvenus à accéder aux réalités européennes ?

Du moins qu'ils fassent confiance à ceux qui sont le mieux placés pour les connaître.



## LE PRIX NOBEL DE LA PAIX

par René MARAN, Prix Goncourt.

Le moment approche où Stockholm va décerner le Prix Nobel de la Paix. Bien qu'on n'en parle encore nulle part, il est hors de doute que la Compagnie qui est chargée de donner, chaque année, cette noble et haute récompense, se préoccupe, depuis des mois déjà, d'examiner et de peser les mérites des candidats dont les noms et les titres ont été soumis à son attention.

Il est fort probable que les uns et les autres ne laissent pas de susciter des discussions aussi courtoises que passionnées, et aussi passionnées que secrètes. Il serait difficile qu'il en fût autrement. Faire un choix en pareille matière est besogne délicate et malaisée. Il est tant de susceptibilités nationales, tant d'intérêts politiques divergents à ménager !

Mais, pour cette fois du moins, la diplomatie semble n'avoir rien à dire. La guerre luciférienne qui vient de prendre fin nous commande d'accepter sans arrière-pensée ce qui tombe sous le coup du bon sens. L'Allemagne dessubstantifiait l'Europe pour la mieux coloniser. L'Europe ne peut pas ne pas savoir à qui elle doit d'avoir recouvré son rang au banquet de la vie et de la liberté. Où serait-elle, où serions-nous, si l'Angleterre, les États-Unis et l'U.R.S.S. n'avaient pas fourni, coude à coude, pendant quatre longues, dures et cruelles années, les efforts concertés qu'ils ont fournis pour nous délivrer de nos tortionnaires et remédier, dans la mesure du possible, à notre sous-alimentation ?

Dure aussi, et longue, et cruelle a été la route qui a mené nos grands alliés, dont les sacrifices coalisés ont sauvé le monde, du foudroiement de la France en 1940, des désastres de Singapour, de Pearl Harbour et des Philippines, de l'invasion des plus riches provinces du territoire russe, d'abord à la victoire de Stalingrad, ensuite à l'effondrement de l'Allemagne hitlérienne, enfin à celui du Japon hitlérisé.

Les peuples civilisés se doivent de prouver de façon éclatante, avant qu'il ne soit trop tard, leur reconnaissance et leur gratitude aux trois nations qui, à mesure qu'elles dépassaient, dans leur irrésistible marche en avant, les obstacles pavés des villes Coventryisées que balayaient leurs armées, les arrachaient à l'ilotisme où les avait précipités la science allemande.

Nul pays ne paraît aujourd'hui plus désigné que la Suède pour concrétiser et traduire leur désir unanime. Rien ne lui serait, du reste, plus facile, puisqu'il lui suffit, pour cela, de partager le Prix Nobel de la Paix de cette année entre Churchill, feu Roosevelt, ou, à défaut de feu Roosevelt, Eisenhower, et enfin Staline.

Est-il besoin de rappeler les raisons qui plaident en faveur de ce geste justicier qui contente à la fois le cœur et la raison ? Peut-être bien que oui, tant il est vrai qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir la mémoire courte.

Le Churchill qui mérite d'avoir le Prix Nobel de la Paix, c'est ce Churchill, petit-neveu de la pauvre Cassandre, qui, à partir du jour où il comprit que le régime hitlérien menaçait de ruiner de fond en comble la civilisation européenne issue du christianisme fit, mais en vain, l'impossible pour tirer l'Angleterre de l'imprévoyante euphorie et du dévitalisant pacifisme où elle s'était enlisée depuis 1918.

Le Churchill qui mérite d'avoir le Prix Nobel de la Paix, c'est ce Churchill qui, abandonné en juin 1940 par la France de Vichy, déclara à ses compatriotes qu'il leur fallait tenir tête, coûte que coûte, et seuls, à l'Allemagne, jusqu'au jour où les États-Unis, ayant transformé leurs industries de paix en industries de guerre, seraient à même de jeter, de façon ininterrompue, dans la bataille de la Liberté, qu'ils entendaient livrer en Europe aux côtés des Anglais, marine, armée, pétrole, ravitaillement, avions, tanks et munitions, toutes leurs ressources et toutes leurs forces.

Le Churchill qui mérite le Prix Nobel de la Paix, c'est ce grand bonhomme bourru, à tête de bouledogue, qui, dans les derniers mois de l'année 1940, c'est-à-dire pendant les jours où le fléau du destin semblait pencher encore du côté de l'Allemagne, n'a promis que des larmes, des deuils et du sang à l'Angleterre qui s'armait partout févreusement.

Le Churchill, enfin, qui mérite d'avoir le Prix Nobel de la Paix, c'est ce Clemenceau anglais qui, à l'exemple de notre Clemenceau, n'a jamais désespéré de rien, ni une heure, ni une minute, ni une seconde, même dans les moments où tout paraissait pourtant désespéré, parce qu'il avait foi dans son peuple et en lui-même, et parce que, soutenu par l'intersigne de cette foi, il savait, et il avait raison de croire en ce qu'il savait, que la victoire finirait par récompenser ses efforts et sa volonté.

Roosevelt mérite, lui aussi, d'avoir le Prix Nobel de la Paix. On devrait

le lui décerner à titre posthume. Son nom et sa famille ont droit à cet honneur et aux avantages qui en découlent. Qui donc s'est dépensé plus que lui au service de la paix, de la liberté et de la démocratie ? Il a fallu que cet homme de bien, doublé d'un grand politique, qui a payé de sa vie l'immense labeur dont nous recueillons aujourd'hui les profits, se collette pendant des mois et des mois, jour et nuit, sans répit, tout surmené et malade qu'il était, avec son opinion publique, qu'il la prenne à bras-le-corps, et lui fasse comprendre, moitié par persuasion, moitié par contrainte, où était son devoir, où se trouvaient ses intérêts.

C'est tâche surhumaine, celle qui consiste à persuader cent vingt ou cent trente millions d'êtres, qui assistent, au début, non sans faire preuve d'un certain détachement, au déroulement d'une guerre se passant loin de chez eux, qu'il leur faut d'un seul coup renoncer à leurs aises et à leurs habitudes quotidiennes, en un mot à tout ce qui entre plus ou moins dans le *comj. exè* dont est formé leur égoïsme.

Et pourquoi cela ? Tout simplement parce que, la guerre commencée en Europe menaçant de devenir et étant devenue planétaire, ce serait une honte dont les libres citoyens de la libre Amérique ne se relèveraient jamais, s'ils laissaient, malheur dont ils ne tarderaient d'ailleurs pas à se repentir, l'Ogre hitlérien, qui n'avait déjà fait qu'une bouchée du bonnet phrygien et du régime républicain de Chaperon Rouge, histoire de se mettre en appétit avant de faire subir le même sort à Chaperon Rouge en personne, dévorer tout à loisir John Bull, Petit Poucet qui ferait un plat excellent, une fois vidé de sa démocratie.

Mais décerner le Prix Nobel de la Paix à Churchill et à Roosevelt, tout en le refusant à Staline, serait de ces fautes, pour user de l'euphémisme rendu fameux par l'emploi qu'en a fait Talleyrand, dont personne ne tolérerait la singulière injustice. Il n'est pas, en effet, un pays au monde qui ait eu à souffrir de l'Allemagne autant que la Russie envahie. Il n'en est pas un non plus qui ait sacrifié tant de ses fils à la cause de la liberté.

Les troupes hitlériennes ont partout semé sur son sol la mort en série, la ruine méthodique et la dévastation organisée. Où s'élevaient des villes modernes, des villages modernes, des fermes munies de l'outillage que les derniers perfectionnements de la technique d'avant-guerre mettait à la disposition d'ingénieurs agronomes passionnés de leur apostolat agricole ; où il y avait d'interminables champs de blé dont les tiges dorées de soleil faisaient la révérence en chantant les chansons de la brise ; où il y avait de la joie, de la lumière, de la vie ; où les jours n'étaient qu'une succession de travaux ordonnés et heureux, elles ont mis en place le désert et installé l'abomination de la désolation.

Malheureusement pour elles, elles avaient compté sans le génie de Staline et sans le culte que le peuple russe a voué à Staline et au génie de Staline. Et Staline a patiemment tiré de cette désolation, de cette abomination, de ces déserts, de ces morts, de ces ruines des hommes et encore des hommes, des femmes et encore des femmes, des adolescents et encore des adolescents, des usines et encore des usines. Et ces usines ont fourni à ces hommes, à ces femmes, à ces adolescents, des tracteurs, des camions, des autos, des tanks, des avions, des canons, des munitions, des mitraillettes, des fusils, des grenades, des lance-flammes.

Et ces hommes, ces femmes, ces adolescents, obéissant aux appels de Staline, dont ils avaient fait leur dieu indigène, se sont rués sur l'Allemagne, l'ont ébranlée dans ses fondements, puis, profitant de ce que les armées alliées du front Ouest et du front Sud dansaient sous les yeux des dernières légions hitlériennes l'effroyable danse de Kaa, ont précipité à un rythme accéléré les coups qu'ils lui portaient de tous côtés à la fois, jusqu'au jour où, ivre de rage de n'en pouvoir plus et d'être à bout de souffle, elle n'a échappé à la consommation de sa perte qu'en se rendant sans condition aux armées alliées de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, placées, les unes sous le commandement en chef du maréchal Staline, les autres sous celui du général Eisenhower.

Staline, Roosevelt et Churchill, voilà trois noms, voilà trois hommes symbolisant trois nations différentes. Il serait criminel de les séparer dans notre admiration et notre gratitude. Tous trois ont également bien mérité de l'humanité et de la civilisation. Partager le Prix Nobel de la Paix de cette année entre ces trois grands politiques ne serait que justice. Et si l'on croyait, par hasard, devoir en écarter Roosevelt, parce qu'il est passé de ce monde dans l'autre, avant la fin des hostilités qu'il a si puissamment contribué à mener à bon port, pourquoi ne donnerait-on pas sa part à Eisenhower, ce grand soldat modeste et silencieux ?

C'est celle qui revient, de droit, à l'Amérique.

RASSURER, FAIRE ESPÉRER

# STRASBOURG

CAPITALE DE L'ALSACE RETROUVÉE



Pour tout le monde, Strasbourg est conventionnellement une ville d'où pointe vers le ciel un fin clocher, où s'ébattent sur la place Kléber, des pigeons, reproductions de la place Saint-Marc, où gisent encore quelques cigognes, où se presse une population dense et laborieuse. Strasbourg était à la fois un symbole et une carte postale...

Mais en octobre 1945, la capitale de l'Alsace n'offre plus le même aspect. Ses hommes et ses rues ont été atteints par un terrible fléau. De partout sourd une indicible tristesse. Les places et les avenues sont désertes en semaine. La ville ne vibre plus. Les élections n'ont pas amené un renouveau d'animation. Les panneaux qui se dressent un peu partout depuis le pont de Kehl jusqu'à Neudorf n'attirent que de rares oisifs. En effet chacun s'est depuis longtemps forgé son opinion et s'y tient.

Cela ne veut pas dire que les différents partis en présence ne se soient pas livrés à de belles empoignades. Le général de Gaulle avait souhaité une liste commune. Son vœu ne fut pas exaucé et sept listes s'affrontaient : le M.R.P. dont la position en Alsace, pays catholique et cléricale est extrêmement bien assise, avec en tête de liste M. Henri Meck, maire de la petite ville industrielle de Molsheim. L'Union démocratique de Rénovation française, dont le leader est notre aimable ministre de l'Éducation nationale qui fut au cours de la campagne électorale violemment pris à partie par M. Nagelen, adjoint au maire de la ville de Strasbourg, tête de liste de l'U.D.S.R. Le parti communiste dont les affiches sont lacérées sur tous les panneaux, ce qui a entraîné de vives protestations de sa part, a concentré ses espoirs sur M. Rosenblatt, directeur politique de l'Humanité d'Alsace. Le parti Républicain Démocratique qui s'élève contre la paperasserie, la bureaucratie et le corporatisme (économique) — le lecteur appréciera la saveur de la parenthèse — le Front National et la Ligue de la Défense Paysanne du Bas-Rhin.

Mais si l'on veut saisir le climat, l'ambiance électorale de l'Alsace, il ne faut point rester en ville, mais sillonner la campagne. Dès la sortie de la ville, on commence à croiser ces chars traînés par des bœufs, si typiques, que les Alsaciens appellent « chars à bancs ». Ces charrettes sont enfouies sous une masse de betteraves dont les feuilles jaunâtres forment une guirlande décoratrice.

Arrêtons un de ces hommes qui les conduit ; il lit un journal.

— Alors vous allez voter demain ?

— Oh ! oui.

— Qu'espérez-vous des élections ?

— Oh ! mais tout.

— Il y a donc quelque chose qui ne marche pas ?

— Ça marche, ça marche, mais ça pourrait aller mieux. Il nous faut une nouvelle Constitution qui nous apporte l'ordre, c'est de cela surtout que nous avons besoin.

Mais pénétrons plus avant, et dirigeons-nous vers ce petit village dont les maisons claires sont barrées de poutres noircies par le temps. Dans la cour d'une des fermes deux femmes déchargent des pommes de terre.

— Qu'allez-vous voter demain, mesdames ?

La plus âgée s'arrête et répond, en regardant droit dans les yeux.

— Le double oui, certainement.

— Que mettez-vous derrière cette réponse ? dis-je, avisant la plus jeune paysanne.

— Les deux femmes palabrent un certain temps en dialecte et la jeune fille répond :

— De Gaulle !

Allons trouver le maire du pays dont l'intérieur s'orne du traditionnel poêle, garni de mosaïques.

— Monsieur le Maire, le M.R.P., en Alsace, semble jouir d'une grande faveur.

Assis dans un fauteuil rustique, entre deux bouffées de pipe, le maire nous répond :

— Le M.R.P. est un parti catholique. Tout le monde va à la messe chez nous, voilà pourquoi le M.R.P. doit remporter un succès ici. Mais je ne crois pas que cela sera un succès solide. En Alsace le parti de M. Schumann a englobé deux anciens partis, l'U.P.R. et l'A.N.A.P., dont les tendances sont beaucoup plus accentuées et ne concordent pas avec la ligne générale du M.R.P. Victoire de ce

parti, sans doute, mais que l'on n'oublie pas que le loup est entré dans la bergerie.

Le schnaps est servi, maintenant.

— Au fond, poursuit le maire, ce que nous autres Alsaciens désirons avant tout, c'est que l'on nous considère comme complètement intégrés à la France. Plus de lois d'exception. Ne recommençons pas la politique maladroite de 1919. Nous ne voulons pas être colonisés. Nous sommes avant tout Français, il faudrait que l'on s'en souvienne.

La nuit est tombée. A la lueur de la lampe, on en vient aux confidences.

— L'Alsacien ne peut pas comprendre cette valse de préfets, ces changements de ministres. Qu'on en finisse une fois pour toutes.

— Et ces administrations qui se chevauchent, se contredisent et n'aboutissent à rien...

Mais nous avons confiance. Tout le monde votera « oui-oui », le « double oui » selon notre expression, car nous voulons donner un gage à la France.

— Y a-t-il beaucoup de mécontents ?

Avec un clin d'œil, le maire nous répond :

— Où il y a des hommes, il y a des mécontents. Ainsi, tenez, que pensez-vous de ceci ? Pour ne pas indisposer une partie de l'opinion, on favorise beaucoup plus l'homme qui a servi dans la Wehrmacht que celui qui a combattu dans les rangs de de Lattre de Tassigny ! C'est un problème délicat, je le sais bien, mais il y a là encore un manque de clairvoyance, et surtout d'organisation. Nous aimons l'ordre, que voulez-vous ?

Et dans tous les villages que nous avons parcourus, qu'ils soient enfouis sous les sapins altiers, accrochés aux coteaux remplis de vignes, ou paresseusement étendus, le long de l'Ill, partout nous avons entendu les mêmes doléances, les mêmes réponses. De l'ordre ! De l'ordre !

Aujourd'hui, dimanche 21 octobre, la France vote. A Strasbourg les nombreux locaux sont essaimés dans la ville. Il n'y a que fort peu d'abstentions. Comme partout, le mari entraîne sa femme, et à la porte de l'isoloir la guide encore dans le choix des candidats. Il y en a bien qui renâclent un peu et disent : « Je ne vote pas, il y a trop de monde ! » Comme partout ailleurs les femmes se réunissent après le vote et parlent chiffons. Comme partout ailleurs, on entend : « A voté ! »

Comme partout ailleurs... et pourtant, il y a quelque chose de plus dans cette Alsace retrouvée. Peut-être cela s'appelle-t-il élan ou foi, peut-être cela s'appelle-t-il conscience. En votant l'Alsace cherche à se réaliser, à se matérialiser souverainement. L'Alsace n'est pas au stade de la « fervente retombée » gidienne, qui concrétise peut-être l'état d'esprit de beaucoup d'autres Français.

Et les électeurs votent, et les enveloppes s'amoncellent dans les urnes, et les rues sont saupoudrées de papillons multiples. Quant aux candidats, ils attendent !

J'ai eu la bonne fortune de joindre M. Capitant, ministre de l'Éducation nationale, et professeur à la Faculté de Droit de Strasbourg, réfugié au rectorat de l'Université, avant qu'il n'ait eu connaissance de son succès.

Jeune, alerte, dynamique, M. Capitant, alors que je lui





Un bureau de vote dans le cadre austère et majestueux de la vieille et célèbre Université de Strasbourg.

demandaient s'il pensait que le problème alsacien existait, me répondit avec un éclair de malice dans les yeux : — Un problème alsacien ? Naturellement, il y a un problème alsacien, de même qu'il y a un problème normand, un problème provençal, un problème franc-comtois !...

Voilà, vous, il faut beaucoup espérer des Alsaciens, mais il faut les faire bouger. Il faut les secouer. Pour ma part, j'essaie d'enfoncer un « coin » dans ce vieux traditionalisme. Songez-y. Je me présente à Strasbourg, je n'y suis pas né, je ne parle pas le dialecte ; mais si je suis élu c'est une révolution ! Croyez-moi, ces gens-là sont Français, profondément. À la fin de chacune de mes réunions, tous ces hommes, ces femmes, se levaient spontanément et entonnaient une *Marseillaise* touchante et pleine de sincérité.

Mais il faut les aider. Il faut appliquer une politique rhénane. Demain doit se constituer une économie rhénane, une culture rhénane, dominés par la France et les autres puissances occidentales. Le charbon sera fourni non seulement par la Sarre, mais par la Rhur. Il alimentera l'industrie alsacienne, et lui donnera des possibilités économiques immenses. Du point de vue culturel, j'espère fonder un *Journal du Rhin*, débordant largement les deux rives du fleuve et pénétrant jusqu'en Suisse.

C'est le moment de partir, de donner une nouvelle impulsion, de « démarrer ». L'Alsace peut et doit beaucoup espérer de nous.

✱

À la lumière de ce qui précède, les résultats en Alsace n'ont rien d'étonnant : énorme majorité du « double oui », huit M.R.P., deux S.F.I.O., un U.D.R.F., M. Capitant, un U.D.S.R., un communiste, et un candidat de la Résistance du Haut-Rhin, M Paul Winter, chef des F.F.I. d'Alsace.

Oui, l'Alsace est un peu désemparé, mais l'Alsace espère.



Des électeurs n'ont pas hésité à parcourir des kilomètres pour venir voter dans les ruines de Caen, ville martyre.

## CAEN, CAPITALE DES DÉCOMBRES a voté dans l'espoir

Ce qui frappe le plus le voyageur qui débarque à Caen, à la veille du scrutin, c'est l'absence de toute fièvre électorale. J'ai parcouru longuement les rues de la grande cité éprouvée. De certaines, autrefois très fréquentées, il ne reste plus maintenant que des monceaux de gravats, comme autant de petites buttes alignées, avec, plantée sur leur sommet, une pancarte : « Un tel coiffeur pour dames et messieurs », « Maison de nouveautés, articles de Paris », « Z... père et fils, charcuterie, demi-gros et détail ». On dit qu'il faudra plusieurs dizaines d'années pour qu'à la place de ce musée macabre s'élève de nouveau la capitale du Calvados joyeuse et animée que nous avons connue. Sur les murs des édifices demeurés intacts, ou en partie détruits seulement, aucune affiche électorale.

Le nombre des panneaux est infime. Seuls quelques programmes couvrent les murs de la mairie, installée dans le lycée de jeunes filles, rue Pasteur. Caen est une des rares villes de France, sinon la seule, où il est difficile de découvrir des graffitis.

Avant la guerre, 13.000 électeurs étaient inscrits à Caen. La tragédie de 1944 a fait tomber ce chiffre à 10.679. Il est vrai qu'il faut y ajouter 10.018 électrices, ce qui fait environ 23.697 voix pour l'agglomération caennaise. On a installé les douze bureaux de vote un peu partout, comme on a pu, au lycée de jeunes filles, rue Pasteur, à la maison des Étudiants, rue Albert-Sorel, au

petit séminaire, chez les petites sœurs des pauvres. On a même été obligé de loger les deux derniers dans des baraques récemment montées, rue de la Pigassière.

Dimanche, jour du scrutin, il pleuvait très fort. J'ai vu des familles s'en aller sagement par les rues boueuses accomplir leur devoir. Les enfants attendaient à la porte des bureaux pendant que les parents se livraient, à l'intérieur, aux rites retrouvés de la démocratie.

Avant la guerre, le Calvados était un département classé franchement à droite. Dimanche le jeune M.R.P. s'y est taillé un beau succès avec trois élus sur cinq sièges. Le quatrième étant emporté par un socialiste, le dernier par un indépendant.

Le triomphe du double « oui » a été écrasant. Ce glissement vers la gauche d'un fief conservateur confirme combien le désir de solides réformes est profond dans tout le pays.

À Caen, dévastée et brumeuse, la population est digne et un peu froide. Les partis s'affrontent en silence. Mais il n'y a nulle trace de désespoir ou de découragement. Dans cette ville triste, une kermesse tient pour quelques jours ses assises, qui répand jusqu'aux plus lointains quartiers des flots de musique. Près d'un bureau électoral, de ce pays sans affiche, j'ai lu avec surprise cette pancarte : « Après avoir voté, allez tous à la kermesse ! » Caen, capitale des décombres, a voté dans l'espoir.

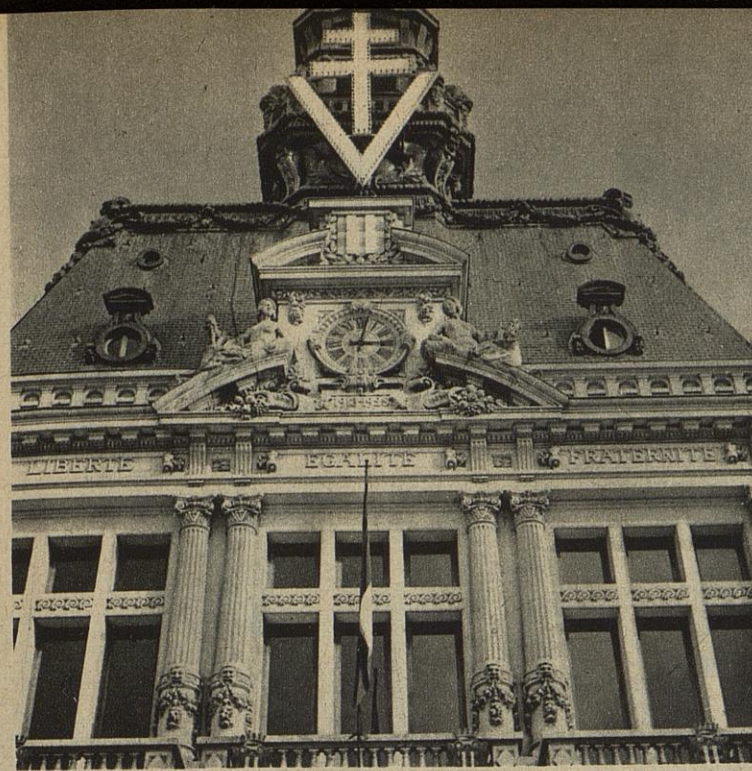
## VICHY, CAPITALE DE LA COLLABORATION a voté dans le calme

Vichy, capitale de la collaboration, en ce dimanche d'automne, voté librement. Il y a deux ans, à pareille époque, le maréchal Pétain et Pierre Laval, sur les marches de l'Hôtel du Parc, passaient en revue un détachement des chantiers de la Jeunesse et un groupe de Légionnaires. L'an dernier, Vichy libéré fin d'août, les F.F.I. d'Auvergne occupaient les grands hôtels du Parc, qui devaient par la suite, pour la plupart, être transformés en hôpitaux militaires.

Aujourd'hui le Parc, les Sources, les Jardins, tout cela est désert. Si durant la saison on enregistra 60.000 estivants, il reste encore 25.000 personnes contre 14.000 avant guerre, Vichy vote calmement et librement.

Nous avons flâné dans le Parc jadis si animé, surtout face à l'Hôtel du Parc et Majestic, « quartier général » de l'Etat Français, et nous avons réussi avec notre photographie à prendre vue où ne figure âme qui vive. Pas un landaui, pas un passant, pas un curiste, rien, pas même une voiture, ni un cycliste. Les Vichysois et les gens des environs ne viennent pas en pèlerinage, là où ils eurent tant à souffrir. Le Petit-Casino, où régna en maître la Milice de Darnand, a repris son activité... artistique et, succédant à Marie Dubas, Elvire Popesco y joue une pièce à la mode. Aux Célestins, d'où la police dirigeait ses opérations, le Parc est aujourd'hui ouvert et les enfants s'égaillent sur l'herbe, tandis que les mamans tricotent.

Mais Vichy n'oublie pas que c'est jour d'élection. La lutte des « oui-oui » et des « non-non » n'est pas aussi vive qu'ailleurs. On ira aux urnes à onze heures, avant le verre d'eau, ou l'après-midi après le concert. Car si les élections restent les préoccupations de certains, pour beaucoup c'est le concert qui retient l'attention. La musique de la Garde personnelle du chef de l'Etat, les musiques militaires, tout cela n'existe plus qu'à l'état de souvenir. L'Harmonie municipale, aux magnifiques



Liberté, Egalité, Fraternité et la croix de Lorraine : Vichy 1945.

Dans les rues de la « capitale de la collaboration » la fanfare verse de l'héroïsme au cœur des citoyens.



costumes noir et or, aux parements bleu azur, distillent pour les auditeurs les meilleurs morceaux du répertoire classique. Et le matin, pour charmer les électeurs, devant l'Hôtel de Ville on a joué les morceaux les plus entraînants. On a voté en musique à l'Hôtel de Ville, où une Croix de Lorraine immense remplace l'écusson « E. F. », au Palais de Justice et à l'École Carnot, tout cela dans un périmètre de 150 mètres, ce qui fait que tout le monde s'est retrouvé sur cette place, tandis que la ville restait déserte. Quel changement pour qui retrouve Vichy après deux ans d'absence. Il n'y a plus cette pléthore d'uniformes : armée, police, garde du Maréchal, miliciens, Allemands, etc., seuls quelques soldats d'un régiment d'infanterie marocaine occupent certains hôtels, aux portes desquelles des factionnaires montent la garde. Les journalistes ont discuté la Paix, les ambassadeurs ont quitté l'hôtel et le bar du même nom qui, de ce fait, ont fermé leurs portes. Le Casino va reprendre son activité.

C'est vraiment là, musique et pêche, signe de calme complet. Cette journée aura été une confirmation. Quatre listes en présence pour quatre candidats et chacune son élu. La capitale de la Collaboration ne veut plus être que la Reine des villes d'eaux. Vichy n'a plus que ses souvenirs.

Elle a élu deux socialistes, deux communistes parmi lesquels le fils de l'aviateur Jules Védrines, et un M.R.P. qui n'est autre que le fils de Jean Giraudoux.

René MOYSET.

À Strasbourg, le climat alsacien a été évoqué pour le texte, par Jean-Claude Dutreil, pour la photo, par Albert Boitier. À Caen, les élections sont éclairées par les photos de Willem. La monotonie de Vichy est dépeinte par Moyset, avec la collaboration photographique d'Henri Fréchoeur.

# RASSURER, FAIRE ESPÉRER

Ce 21 octobre 1945 restera une date de notre histoire. Quel que soit l'aboutissement de cette période, le pays est entré dans une phase nouvelle de son existence nationale. La France s'est prononcée sur la forme de l'outil qui ouvrira sa règle de vie politique.

La France sort de l'épreuve la plus cruelle de son histoire. Cela n'est pas étranger à la large participation du pays à une consultation qui doit décider de son avenir. Sans en exagérer l'importance, nous avons là un point de repère sur la volonté d'être gouverné que la nation exprime sans équivoque.

Les interférences, entre les suffrages et le referendum ont permis, d'autre part, d'avoir des éléments précis sur les réflexes du pays tout entier. Les chiffres prouvent que la politique de parti, en tant qu'étiquette, joue encore un grand rôle dans nos mœurs, mais ils prouvent aussi que rien ne prime la conscience nationale. Des chiffres, étranges à première vue, nous montrent que des radicaux ou des communistes — c'est-à-dire des électeurs qui ont voté pour le Parti radical ou pour le Parti communiste — se sont mis en conflit avec eux-mêmes et que leur côté « français » les a obligés à voter contre leur côté « partisan » : d'où ce vote *oui-oui*, ce *oui-oui* abhorré par les démagogues de la campagne électorale.

Le vote de dimanche a une autre caractéristique : à peu près tout le monde a voté « à gauche », ce qui peut dire que « gauche » ne signifie plus rien. Les électeurs se sont aperçus qu'il y avait d'abord la France et puis que la France ne pouvait avoir dix manières de concevoir son destin. Ainsi l'internationaliste le plus acharné ne songeait qu'à son pays et le cléricel le plus convaincu pensait avec nostalgie à l'école laïque.

Cette contradiction apparente exprime parfaitement la France. La France est un pays d'ancienne civilisation qui ne peut pas se laisser émuvoir par quelques sophismes à la structure impeccable et rationnelle. Les formules cristallines ciselées dans les tours d'ivoire ne répondent guère au clair-obscur de la cité et, en chaque homme, Janus trouve sa double image. De cette vérité vient ce qu'on appelle la nonchalance française, cette mélangence de l'absolu — qu'il soit dogme ou slogan — ce goût de la contradiction que remarque l'étranger et qui n'est que la sagesse des siècles et le fait de l'âme qui vit sans hypocrisie.

Les résultats du 21 octobre 1945 ont montré que le pays savait tout cela. Trois partis de gouvernement se sont dégagés : le Parti communiste (152 sièges), le Parti socialiste (142 sièges) et le M.R.P. (141 sièges). Le reste ne compte qu'à titre de regrets.

Deux de ces trois partis, qui vont gouverner la France, sont d'inspiration marxiste. Une fusion semblerait donc dans l'ordre des choses, et il en a été question assez souvent ; mais le succès socialiste est d'une qualité qui lui fera éviter l'aventure. Le Parti communiste l'emporte d'ailleurs par le nombre des sièges, mais il est écrasé par le total des suffrages qui anéantissent sa mise électorale sur le non à la seconde question. La volonté du peuple français est bien définie : il veut une *révolution raisonnable*. Les révolutions dans le sang et le désordre suggèrent d'excellents tableaux aux peintres d'histoire, mais leur excès naturel a toujours engendré le dictateur. Le peuple français a dit, par ses réponses, que les arguments de sa raison lui semblent plus probants que les arguments de ses coups de fusils éventuels.

À côté du Parti communiste, le Parti socialiste et le M.R.P. vont gouverner. Qui sera le pivot de l'action gouvernementale ? Les socialistes. Bien entendu, ils se refusent à jouer le rôle traditionnel des radicaux ; mais leur position politique, entre les communistes et le M.R.P., leur donnera cette place qui est à la fois d'arbitre et de base.

Les trois partis diffèrent gravement sur leur programme de politique extérieure. Les communistes sont pour le directeur des *Trois Grands*, les socialistes et le M.R.P. sont pour les alliances occidentales. Les socialistes et le M.R.P. ne sont pas d'ailleurs contre l'alliance russe, mais contre l'obédience moscovite. La position qui plaît à la majorité des Français est celle définie par Léon Blum qui s'est déclaré partisan d'un fédéralisme mondial, en opposition à cette sorte de trust des nations riches que d'aucuns voudraient voir naître de la paix. Mais en reprenant l'observation de Charles de Gaulle, les raisons qui les séparent sont moins impérieuses que celles qui les unissent.

✱

La Constituante de 1945 est donc élue. Pour elle commence la période constructive, la période la plus exaltante que puisse connaître une telle assemblée. Elle va donner un visage à la France de demain. Le moindre de ses membres doit avoir conscience qu'il participe à l'élaboration d'un monde nouveau.

La Constituante va élire un chef du gouvernement qui sera, de toute évidence, Charles de Gaulle. Le gouvernement cherchera alors sa majorité à travers quelques partis (deux au moins) à défaut d'une unité nationale assez utopique. C'est alors que se posera pour la première fois l'hypothèse d'une crise.

On ne pourra pas être à la fois dans le cabinet de Gaulle et dans l'opposition. On ne pourra pas prétendre à la direction du gouvernement — ce qui est en fonction du nombre des sièges — quand on est en même temps contre la majorité exprimée librement par le peuple. Cela se réduira d'ailleurs à un épisode sans importance décisive.

L'Assemblée que la France vient d'élire doit surtout construire : elle doit élaborer une Constitution nouvelle qui sache ménager la liberté et l'autorité, la justice et la raison. L'Assemblée se souviendra que le pays a voulu du neuf ; qu'il a enterré sans un mot de trop la vieille garde des grands mots creux. Le pays veut du neuf et sa puissance tiendra à la fois de la hardiesse des réformes et du respect des traditions immuables qui reposent sur la nature même de l'homme.

✱

Notre aperçu ne serait pas complet sans un coup d'œil aux manœuvres éventuelles que le gouvernement pourrait rencontrer. La C.G.T. profitera-t-elle de l'état de ses nerfs pour ordonner une vague de grèves, dans le but d'influer les réformes annoncées ? C'est possible. Mais le risque d'un tel geste est encore plus considérable, et pourrait mettre en péril la victoire des principes républicains acquise par cinq années de souffrances et de deuils. Le pays a besoin avant tout de travailler. Il a soif d'ordre et de stabilité, et ne comprendrait pas que l'esprit partisan prenne le pas sur l'intérêt national.

✱

Peut-être ces pensées n'étaient pas nettes dans l'esprit de l'électeur de ce dimanche d'octobre. Mais il songeait vaguement à l'ensemble de ces problèmes dont allait dépendre sa vie sociale et sa vie nationale. Son vote signifiait qu'il voulait être rassuré et qu'il voulait espérer dans son destin.

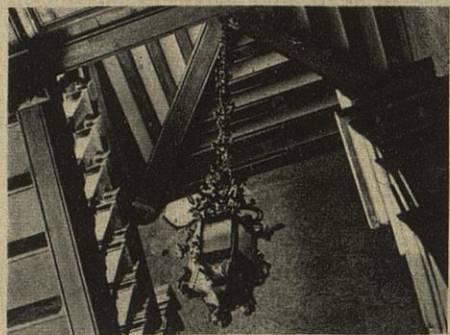
Pierre NAQUET.



Une baraque glaciale et nue, quelques affiches administratives, on vote à Caen parmi les ruines.



# HOTELS PARTICULIERS DE LA BELLE AU BOIS DORMANT

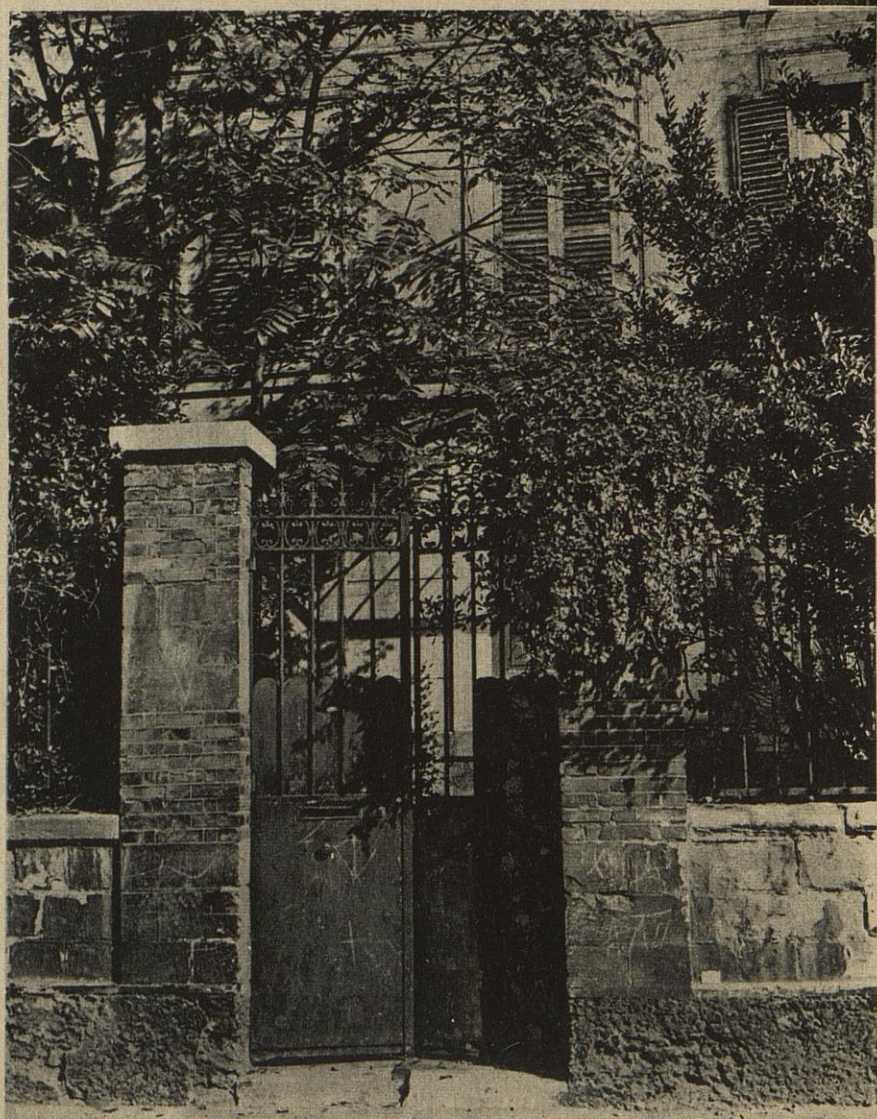


*Dans Paris surpeuple, dans Paris où des milliers de familles angoissées recherchent en vain un logis, où les chambres d'hôtel même sont irrecouvrables, il existe encore des maisons inhabitées. Quel flâneur solitaire n'a rencontré, au cours d'une promenade, de ces demeures vides, de ces hôtels particuliers, mystérieux et déserts, dont on peut chercher longtemps la raison de leur abandon ?*

*Notre collaboratrice, en quête d'un appartement, s'est aventurée dans une maison surprenante de la colline de Passy, que les autochtones disent hantée...*



Une maison abandonnée par les hommes, occupée par les arbres et les moisissures.



Châteaux mystérieux, maisons vides et délabrées, maisons sans âme et sans clef.

L'AUTOMNE si doux et si tendre, l'automne si lumineux, rouge et or, invite à la flânerie. Mais nous ne flânerons ni au bois ni au long des quais. Nous pénétrons aujourd'hui dans le cœur de Paris, dans ces provinces calmes que limitent les quartiers bruyants et qui ont une saveur de vraie campagne prospère et moussue. Hôtels particuliers calfeutrés dans leur confort, jalousement isolés dans leur opulence. On songe à la chaleur de présences assemblées, à la douceur de vies tranquilles, que ne dérangera pas la chute des feuilles.

Elles tombent pourtant, et le sentier à notre gauche est tout doré de leur tissu. — Diable ! il ne doit pas être emprunté souvent !

Joie d'éprouver les premiers la profondeur du tapis craquant. Le sentier est long et désert, les arbres de bordure dérobent à la vue les propriétés alentour. On les devine parées de vigne rougie et, silencieuses, elles ne laissent percer aucun bruit.

Le sentier est long et désert. Où sommes-nous ?

Venue on ne sait d'où, surgit soudain, entre deux arbres, une petite vieille de noir vêtue, visage lunaire. Nous allons l'aborder ; mais, plus vive, elle disparaît, sautillant, claudiquant et courant au long des murs.

Après tout, qu'importe où nous sommes ! La promenade est si belle, si calme et reposante. Pas un bruit de moteur, pas un bruit de pédales, pas même âme qui vive ; seuls nous rattachent au monde réel le souvenir de cette petite vieille et le bruit des marrons qui tombent.

Une grille entr'ouverte sur des buissons touffus — irons-nous explorer ce jardin apparemment abandonné ? — Nous glissons dans l'ouverture de la grille, affolant les araignées, brisant leurs toiles. De longtemps, la porte n'a dû être franchie ; nous pourrions visiter sans risque d'être jetés dehors. Pourtant, quelle hésitation avant de poursuivre nous fait retourner vers... la porte... Où est l'entrée ? Il n'y a plus d'entrée ! Aurions-nous marché plus que nous ne le pensions ? Est-elle dissimulée dans les taillis tout proches ? Plus d'entrée, plus de porte, re-

Le chat règne sur les  
maisons que les  
hommes ont fui.

Reportage photogra-  
phique BOITIER.



Villas sans fenêtres et sans portes qui surgissent de la brousse citadine.

cherches vaines... Mais peut-être existe-t-il une autre porte ? Marchons !  
A travers les branches, nos visages ramassent toutes les toiles d'araignées, et les araignées nous coulent dans le dos. Peu de chances de trouver une issue dans ce fouillis de branchages.

Mais tout à coup, sans transition, au sortir d'un fourré, une marche de ciment... deux, trois... un perron que descend, soupçonneux, un chat noir.

La maison bâille de toutes ses ouvertures. Une porte s'offre, vitres brisées qui cassent les rayons de soleil.

Dans l'immense salle, aucun meuble, mais, sur la cheminée, deux candélabres tremblent. Le silence règne, mais cette « chose » rôde qui attend de détruire le calme et le silence. On courbe l'échine. Brusquement, un immense vacarme orchestre un tourbillon qui balaie la pièce. Puis, plus rien. Le silence plus épais encore.

De la cheminée à la fenêtre s'étire maintenant un chemin blanc jonché de clés toutes rouillées, toutes, sauf une qui brille, brille...

Quel immatériel Barbe-Bleue vient de poser là son trousseau ? Quelle tentation réserve la clef qui brille, comme une défense ou une promesse ?

Avant même qu'on ne la touche, la clef brille dans la main ; avant même qu'on ne l'y pousse là, elle glisse et tourne. Violamment, la porte s'est ouverte.

Avec des déchirements, des lambeaux de papier s'arrachent des murs de la salle de bains tendue de toiles d'araignées. Un porte-manteau git sur le dallage, frêle comme s'il venait d'être délivré du poids d'un vêtement, et, dans la baignoire, éparpillées, des lames de rasoir émoussées et rouillées entre lesquelles coule une eau rousse.

Le moderne Barbe-Bleue a-t-il remplacé son grand couteau par ces lames acérées ? Quelles découvertes allons-nous faire ? Angoisse de passer dans une autre pièce. Attirance de son mystère !

L'escalier s'élance, propre... Sœur Anne vient-elle de l'essayer avec sa

traîne ? Triste, la lanterne se balance lentement, longuement, mais, tout à-coup, s'abattent sur elle d'énormes lambeaux de papier.

Il faut écarter ces papiers poussiéreux pour franchir maintenant les portes. On s'enhardit peu à peu, on monte encore. C'est la chambre la plus haute de la maison. Un craquement énorme nous accueille. Sauvagement, une lame de parquet a été arrachée ; brisée, elle git auprès d'ignobles pantoufles. Bouteilles vides aux étiquettes vertes, verres brisés et, au mur, sur une photographie de mer, flotte un vaisseau fantôme. Quelle sorcière vient de quitter la place ? La petite vieille en noir, sautillante ? Quels philtres ont le pouvoir de faire apparaître ce bateau de rêve ? Quelles mystérieuses essences contiennent les fioles vêtues de vert ? La tabatière refermée, mais son carreau brisé, n'est-il pas un indice ? Une âcre odeur monte du plancher massacré et l'on se précipite vers l'escalier... un escalier tout autre, qui nous déverse, hébété, dans la cuisine. Les portes arrachées défendent l'approche des murs ; un tas de gravats habite une marmite dont le couvercle tourne, sonore, sur le carrelage ; tous les fils électriques coupés pendent lamentablement et, par terre, aphone à jamais, la sonnette rouillée fait pitié. Dans l'évier, deux livres modestes rappellent à la réalité : deux livres des compagnies du gaz et de l'électricité. Sur l'un d'eux l'on peut encore déchiffrer l'adresse : Hameau de Boulainvilliers, n° 4, et le nom de l'abonné : M. Pierre Devaux. Telle est, abandonnée, mystérieuse et fantastique, la maison qu'a habitée Pierre Devaux. Il affirme encore aujourd'hui que tous les malheurs fondirent sur lui dans cette maison ; aussi, après trois ans de séjour, la quitta-t-il, en 1939. Depuis personne ne l'habita ; les fantômes seuls continuent à la hanter et peut-être le fantôme de Pierre Louys, qui y mourut en 1928. Que d'histoires d'amour doit-il raconter à la veillée à ses confrères fantômes, tandis que les feux-follets animent la vieille lanterne qui guidait, autrefois, les amis du poète.

Jacqueline MICHEL.



La maison hantée de la colline de Passy perd son visage avec la complicité du soleil.

# LETTRE D'ESPAGNE

## OÙ VA

# LE GOUVERNEMENT DE FRANCO?

COMME l'a dit le ministre des Affaires étrangères Martin Artajo, les vacances sont terminées pour le gouvernement. Le dernier Conseil des ministres avait été remis plusieurs fois. L'opinion espagnole, en général, ignore la date de ces réunions. Le gouvernement du général Franco a pour coutume de publier un communiqué final et ce n'est qu'alors que l'on sait que les ministres se sont réunis. De temps en temps, le même communiqué donne quelques détails sur les décisions prises.

La part très restreinte d'opinion qui savait que le Conseil des ministres était réuni s'attendait à des mesures peu importantes. On supposait que la situation du gouvernement de Franco serait examinée à fond, tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. Il n'était pas illogique de penser que pareil examen pourrait dicter des mesures importantes, mais on supposait qu'elles seraient remises à plus tard. Deux ou trois jours passèrent. Le Conseil continuait. Les correspondants de presse étaient sur les dents. On en vint à penser que cette réunion gouvernementale pourrait donner des résultats plus intéressants qu'on ne l'espérait.

Un communiqué final a été publié. Quatre décisions ont été prises : 1° octroyer une plus large participation populaire dans les affaires du gouvernement ; 2° donner aux individus davantage de liberté et davantage de garanties vis-à-vis du pouvoir de l'Etat ; 3° dicter une amnistie qui atteigne les condamnés politiques pour délits antérieurs au 1<sup>er</sup> avril 1939 ; 4° maintenir la ligne « idéologique et politique » qui fut tracée à partir du 18 juillet 1936.

Ainsi, nous en arrivons à un stade de l'évolution politique où des mesures concrètes vont être prises. Que signifie cette évolution ? Qu'en attend l'opinion espagnole ? Le gouvernement du général Franco en tirera-t-il un raffermissement ou un affaiblissement ?

\*\*\*

Trop de gens oublient que, pour que le gouvernement Franco ait pu durer jusqu'à présent, il lui fallait un certain nombre de forces. En plus des appuis internationaux qu'il avait réussi à obtenir, il existe des forces intérieures très importantes. Jusqu'à il y a encore quelques mois, l'armée et la Phalange en faisaient partie. Aujourd'hui, la Phalange, dans ses manifestations politiques, semble appelée à disparaître. La Phalange n'a jamais été qu'un instrument entre les mains de Franco et c'est dans cette mesure qu'elle est parvenue à jouer un rôle politique. A partir du moment où elle gêne Franco, plus qu'elle ne le sert, elle n'existe plus.

Il y a eu des luttes d'influence entre la Phalange et l'armée. Il semble que la raison essentielle de la formation de ce parti réside dans le jeu de balance qu'il permettait au général Franco de jouer vis-à-vis de l'armée. Cependant, surtout au cours des dernières années, l'armée a été la véritable force du général Franco. Les événements qui se sont déroulés depuis quelques mois ont incité l'armée à reconsidérer son rôle politique. Dernièrement, un décret parut afin de modifier la constitution du conseil supérieur de l'armée. Ce conseil était formé antérieurement des chefs de régions ; ceux-ci n'en font plus partie de droit ; le nouveau conseil est formé de membres soumis plus directement à l'influence du Caudillo. Franco s'est aperçu sans doute que sa position est moins sûre vis-à-vis de l'armée. Il ne serait pas prudent de s'attendre — sauf événement imprévu — à des effets immédiats de cet état de choses ; mais il existe et il ne serait pas prudent de l'oublier.

Tant que les dictatures se sont maintenues, leur organisation leur permettait de subsister envers et contre toute opposition. En Espagne, la conception dictatoriale de la justice et de la police, par exemple, créait une organisation de la vie courante suffisamment rigoureuse pour que sa mise à discussion ne puisse avoir grand effet. La participation des tribunaux militaires et de leur procédure à la vie judiciaire courante, la présence de tribunaux d'exception tels que celui de la répression du communisme et de la maçonnerie, l'organisation de la

police telle qu'elle ressort de la loi de 1941, les lois telles que celle de la défense de l'Etat inspirée des deux mêmes lois allemande et italienne et qui a été recueillie par le nouveau code pénal, tout cela créait une ambiance qui incitait à se soumettre aux désirs de l'Etat et, en effet, la grosse majorité préférerait s'y soumettre. Cette conception dictatoriale du gouvernement se traduisait d'une autre manière. La vie politique était conçue militairement et dominée par deux mots : chefs ou subalternes, ordre ou désobéissance. La majorité du peuple vivait encadrée et ne pouvait disposer de liberté. Qu'il en soit donné pour preuve l'atmosphère de gêne et même de crainte qui baignait toute conversation non prévue par la loi, ou bien le manque absolu de liberté de presse, de réunion, d'association, de parole, etc.

Tout ceci, à un certain moment, constituait une force pour le gouvernement, et c'est au moment où cela pourrait constituer, au contraire, une faiblesse que le gouvernement semble se décider à évoluer dans ses méthodes. Le communiqué dont nous avons parlé au début annonce — selon les paroles de Martin Artajo — « une plus large participation populaire aux affaires de l'Etat et une plus grande liberté. » Ces expériences ont été déjà menées à l'étranger. Le Portugal précède de peu dans le temps mais devance de beaucoup dans l'esprit les réformes espagnoles. Jusqu'à présent, il semble que ce pays soit parvenu à reprendre les libertés qu'il avait abandonnées, tout en maintenant l'ordre. Il faut se souvenir que, théoriquement, l'opposition perd des forces à partir du moment où elle est libre. Elle équilibre le pouvoir, elle le fortifie même. Elle ne le détruit pas. Il est possible que le Portugal puisse profiter de cela. Théoriquement encore — et cette théorie se traduit souvent dans les faits — si elle n'a pas été exterminée. Lorsqu'elle est libérée, elle prend alors conscience de sa force et il arrive qu'elle demande simplement à ne plus jouer le rôle d'opposition, qu'elle exige le pouvoir. Ceci est d'autant plus à redouter lorsque cette opposition trouve un encouragement dans le monde international.

Que se produira-t-il en Espagne ? Le gouvernement semble n'entrer qu'avec d'extrêmes précautions dans son évolution. La plus grande participation de l'opinion dans les affaires de l'Etat se traduit jusqu'à présent par de timides élections municipales qui sont annoncées pour le 15 mars et dans lesquelles seront seuls électeurs les chefs de famille et les syndicats, et seuls élus les candidats présentés par le gouvernement. Le maire est toujours nommé par l'Etat. Les futures lois devant amener plus de liberté seront soumises aux Cortès, mais l'on sait que la composition de ce dernier organisme et la procédure qu'il emploie ne lui permettent pas de s'opposer aux désirs du gouvernement. Le referendum, qui est également annoncé pour l'approbation de certaines lois, ne pourra probablement pas manifester si l'opinion veut davantage de liberté. Elle devra se contenter de celle qu'on lui donne.

Comme nous l'avons vu, les forces du gouvernement ont faibli. Du point de vue international, la souplesse de la politique de Franco, son pouvoir d'adaptation avaient obtenu bien des résultats, mais voici que les dernières conférences internationales ont lancé contre Franco une condamnation qui semble rendre inutile tout effort d'adaptation. L'opinion en Europe et en Amérique semble de plus en plus montée contre le gouvernement de Madrid. Les résultats des prochaines élections en Europe aggraveront probablement cet état de choses. L'Espagne garde sa position stratégique. Cet atout sera-t-il suffisant entre les mains du gouvernement du général Franco ? La politique internationale ne paraît donc plus pouvoir porter aucune aide au Caudillo.

C'est donc dans une position assez difficile qu'est entreprise cette évolution, mais à ces difficultés politiques, il faut joindre des difficultés d'ordre économique.

La situation économique en Espagne est devenue particulièrement difficile depuis quelques mois sous l'influence de deux facteurs : la quarantaine à laquelle l'ont reléguée certains Etats étrangers et la sécheresse.

L'agriculture constitue 65 % environ de la richesse

espagnole. Mais, selon les déclarations du gouvernement de Madrid, la sécheresse a fait perdre des récoltes, notamment en céréales, ce qui pose un sérieux problème de ravitaillement. Les importations sont quasi impossibles. Pour la même cause, paraît-il, et avec les mêmes difficultés d'importation, se pose la crise du charbon. On essaie d'y remédier par une augmentation de la journée de travail et par l'augmentation du nombre de mineurs. Ces deux mesures, cependant, ne constituent qu'un palliatif. De toute manière, vu la mauvaise qualité du charbon espagnol, il semble que bon nombre d'industries, et notamment l'industrie sidérurgique et métallurgique, seront profondément atteintes par cette situation. Ce n'est pas tout. Les barrages sont vides et les difficultés d'électricité s'étendent de plus en plus. Ces trois facteurs à eux seuls ne peuvent avoir qu'une répercussion désagréable sur l'opinion, déjà mécontente en général. Les classes moyennes et humbles ont déjà des difficultés alimentaires, car s'il règne une certaine abondance, celle-ci n'est pas à la portée de toutes les bourses ; le rationnement qui atteint les populations d'Europe, faute de produits, atteint une bonne partie de la population espagnole, faute d'argent. Il faut ajouter les restrictions dans les transports. A cette heure-ci, la crise que l'on traverse est tellement sévère qu'on a supprimé, pour les trains, la traction électrique ainsi que tous les trains rapides ; il ne restera plus que les trains de courrier qui ne sont pas tout à fait omnibus, mais où le voyage est dénué de tout confort. A ces restrictions, il va falloir ajouter sans doute le chômage. Le gouvernement envisage déjà la manière de le résorber par l'emploi des chômeurs à des travaux d'utilité publique.

La question que la population espagnole se pose aujourd'hui et que l'on se posera sans doute partout est la suivante : la nouvelle orientation politique raffermira-t-elle le gouvernement du général Franco ? En corollaire de cette question, il s'en pose une seconde : le général Franco profitera-t-il de ce raffermissement éventuel pour rester au pouvoir ? Ou bien, de toutes manières, est-il résolu, comme il l'a dit lui-même en diverses circonstances, à se donner une succession ?

Le général Franco garde encore des partisans dans l'armée, parmi les fonctionnaires et dans une certaine partie des hautes classes. Pour ces gens-là, il représente l'ordre, le triomphe de la religion catholique ; Franco peut compter également sur certains facteurs d'ordre psychologique tels que la crainte des mouvements extrémistes ou la peur d'une nouvelle révolution en Espagne.

Pour les uns, les principaux traits de son caractère sont l'orgueil, l'ambition, le courage ; il croit en une mission.

On parle depuis très longtemps d'un conseil de régime. La question revient à l'actualité. Ce serait un régime transitoire entre l'actuel et une prochaine monarchie. Cette solution, défendue par une bonne partie des milieux officiels du gouvernement de Madrid, ne va pas cependant sans difficultés. L'une d'elles vient de ce que le prétendant qui serait d'accord sur la formation de pareil gouvernement transitoire désirerait que le général Franco n'en fit pas partie. Celui-ci, au contraire, semble vouloir s'y réserver une place. M. Oriol, qui est encore en Suisse, parviendra-t-il à trouver un moyen d'éliminer ces obstacles ?

Quoiqu'il en soit, les Espagnols désirent un régime plus démocratique. Sans doute, une charte octroyée — comme tel paraît être le sens des réformes actuelles — suffirait à bon nombre d'Espagnols, mais pour connaître l'opinion générale de ce pays, il semble que seules des élections générales puissent y parvenir. On ne peut, en effet, négliger l'opinion appelée « de gauche » qui a formé de nombreux « maquis », s'est réunie dans des organisations secrètes dont il est difficile, pour le moment, de connaître la véritable importance, mais qui n'en existe pas moins. Il apparaît, en effet, que sous le régime qui semble envisagé à l'heure actuelle, toute cette partie de l'opinion se trouverait à l'état d'infériorité politique.

J. d'ANESSE MOCHET.

# L'ART FRANÇAIS à FLORENCE

LE premier geste de l'Italie libre, sur le plan universel, où la haine et la rancune n'ont plus de place, a été de dédier à l'art français une exposition de choix. Une ville était digne de cet hommage, Florence, la patrie des libertés les plus humaines et les plus profondes, la ville du lys qui fut toujours proche de ses grandes sœurs de France.

Nous aurions voulu que cette manifestation fût encore plus noble et plus pure. Nos exigences en matière d'art sont peut-être excessives, mais nous aurions préféré, comme symbole de l'art français, un autre peintre à Rigaud. Le portrait de « Neri Corsini », peint par Rigaud, a d'ailleurs servi — signe des interférences créatrices entre les deux pays — à la couverture du catalogue de l'exposition.

Pour Nicolas de Largillière, ou pour de Troy, la même réserve est légitime. Sans contester la maîtrise et le génie des efforts de ces artistes, ils nous semblent des incidents de l'art plutôt que des aboutissements. Leur finesse bien étalée et leur habileté sans appel appartiennent aux expériences décoratives du Grand Siècle.

L'art français, la peinture française, ont des repères plus solides. D'ailleurs, l'exposition de Florence est conçue autour d'un peintre provençal, protégé de René d'Anjou : Nicolas Froment. Les amateurs de peinture connaissent tous l'intense triptyque des Offices, « La Résurrection de Lazare, » signé et daté : 18 juin 1461. Mais le public ignore généralement les faces extérieures du triptyque. C'est la première fois qu'on expose cet ensemble, qui restait habituellement contre les parois du musée. Devant la puissance hautaine des personnages peints autour du chanoine donateur, on oublie



Nicolas Froment. — *La Résurrection de Lazare* (détail du volet de droite [extérieur] du triptyque)

presque le volet où Marie-Madeleine enduit de parfums les pieds du Christ, et où Marthe est à genoux. Le panneau où un corps enfoncé dans la mort ressuscite devant le signe de Jésus change de valeur : on songeait à Grünewald et on sent aujourd'hui que Mantegna n'est pas loin.

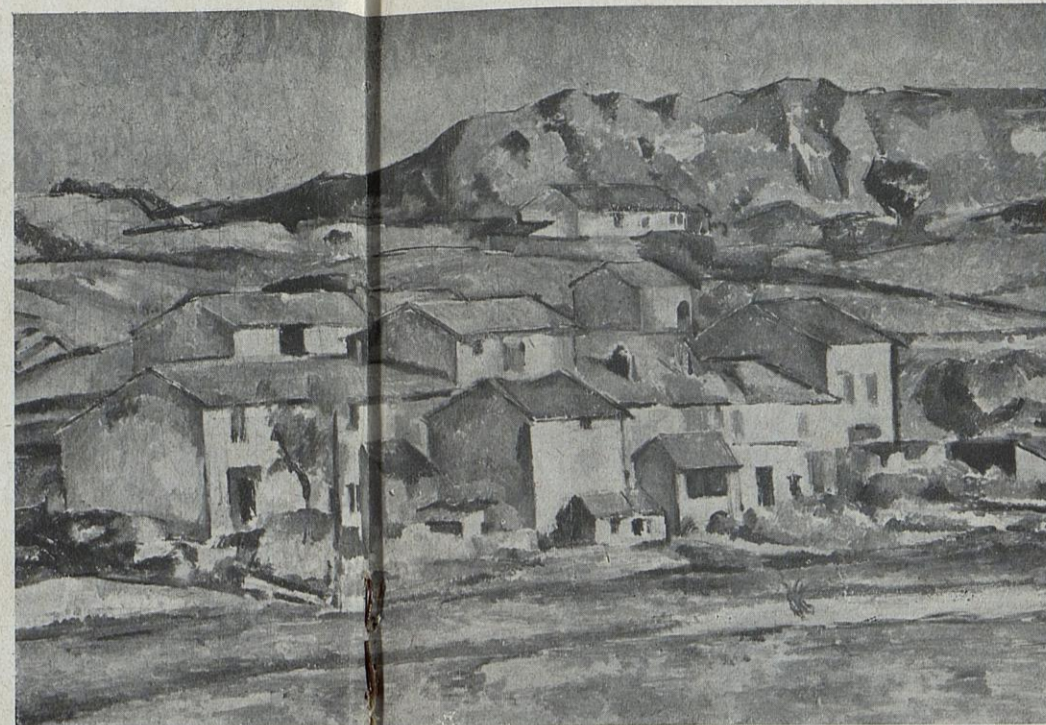
Nicolas Froment mérite d'être étudié avec amour, sous un angle plus près de nous. La signification de sa peinture, sa « hâte » superbe et son observation méridionale reprendront leur saveur. Nous nous contentons aujourd'hui de mettre en lumière un détail du triptyque que Berenson souligne avec bonheur.

De la peinture de ce Provençal on passe à l'art de Cézanne sans le moindre heurt et sans avoir l'impression que cinq siècles les séparent. Grâce à la collection Lœser, nous avons une suite de paysages d'une qualité rare. Un « Village de haut plateau », surtout, mérite de figurer dans une future exposition de l'œuvre de Cézanne. La couleur et le contenu plastique de ses plans sont ici amenés à une plénitude que le maître d'Aix a su exprimer parfois, mais que le souci de la lumière compromettait souvent. Parmi les Cézanne de Florence, nous avons encore un magistral « Portrait de M. Choquet » (collection Sforzi) qui appartient à la période conclusive de son œuvre; et un « Sous-bois » attrayant et facile.

Bien entendu, l'exposition de Florence tient à rappeler au visiteur que, comme Zola et, plus proche et plus haut, comme Valéry, Cézanne aussi est le fruit heureux du voi-



Cézanne. — *Sous Bois.*



Cézanne. — *Village de haut plateau.*



Nicolas Froment. — Triptyque de *La Résurrection de Lazare* (détail)

Van Gogh. — *Le Jardinier.*



Atelier de Largillière. *Les noces de l'artiste.*

Toulouse-Lautrec. — *Jane Avril et inconnu.*



sinage des deux peuples, et que le peintre d'Aix savait que le nom de sa famille s'écrivait jadis « Cesena », patronymique des Romagnes.

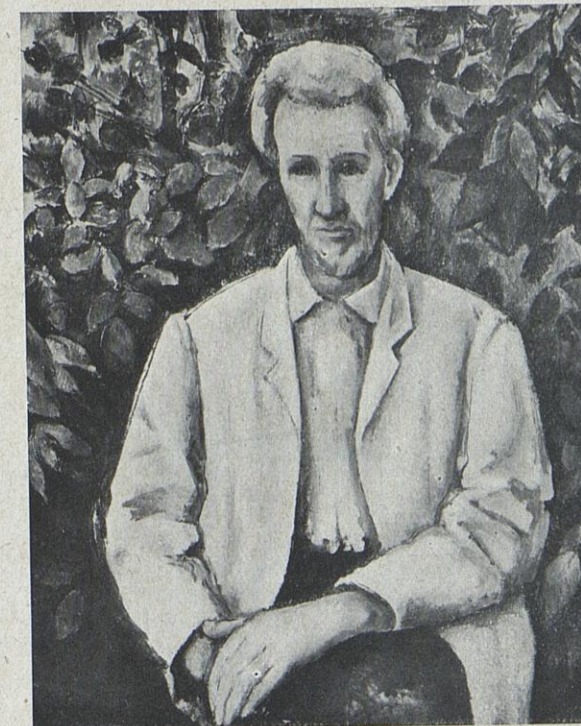
De la collection Mendelssohn nous vient un des dessins les plus fulgurants de Toulouse-Lautrec, un croquis où on aperçoit « Jane Avril » et qu'il est aisé de comparer à certaines formes d'Andrea del Sarto. De la

collection Sforzi sort un puissant portrait de Van Gogh, « Le Jardinier », peinture où le dessin ne sert plus qu'à exalter et à sublimer la couleur. De Froment à Cézanne et à Van Gogh, l'art français trace ainsi sa voie, marque ses jalons et conquiert une des plus indiscutables primautés de l'esprit.

LO DUCA.



Cézanne. — *Portrait de M. Choquet.*





Aux ordres de capitulation, aux sollicitations du renoncement l'Empire Français a su répondre non.

## LA FRANCE A UN VASTE EMPIRE DERRIÈRE ELLE

L'EXPOSITION DE LA FRANCE D'OUTRE-MER S'EST OUVERTE AU GRAND PALAIS

On se souvient des paroles fameuses prononcées par le duc d'Aumale au procès de Trianon : « Monsieur, il restait la France ! » En juin 1940, au lendemain de l'armistice de Rethondes, il restait... l'Empire !

Que cet Empire restât, qu'ultérieurement il dût servir de tremplin pour la reconquête de la Métropole, le Général de Gaulle le comprit, sitôt qu'il eût gagné l'Angleterre. La communauté française ce ne fut pas pour lui un mot, un symbole, ce fut, quelque chose de plus concret, de plus tangible, de plus vivant, ce fut la France, la France aux cent visages divers mais cependant une et indivisible.

A peine débarqué d'avion, il lance de Londres le 18 juin 1940, le premier cri de ralliement :

« Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et qui vous dis que rien n'est perdu pour la France.

Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule. Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser, sans limites, l'immense industrie des Etats-Unis. »

Elle a un vaste Empire derrière elle : la phrase a jailli spontanément des lèvres du Général. Parmi toutes les raisons qu'il a de croire et d'espérer, c'est d'abord à l'Empire qu'il a pensé.

Et l'on sait la réponse de l'Empire.

Le 22 juillet, ce sont les Nouvelles-Hébrides qui rallient la France Combattante; le 26, c'est la Côte d'Ivoire; un mois plus tard, le 26 août, c'est le Tchad; le 28, le Cameroun et l'Afrique Equatoriale Française; le 31, Tahiti; le 9 septembre, les Etablissements Français de l'Inde; le 24, la Nouvelle-Calédonie, le 6 novembre, le Gabon.

Ainsi se constitue le noyau solide de la première heure, noyau auquel viendront s'agréger plus tard les autres parties de l'Empire : le 24 décembre 1941, Saint-Pierre-et-Miquelon; le 27 mai 1942, les îles Wallis; le 14 décembre, Madagascar; le 30, la Somalie Française; le 18 mars 1943, la Guyane; le 13 juillet, enfin, les Antilles. Depuis juin 1940, quelles étapes parcourues sur le chemin de la victoire et de la liberté!

L'Afrique du Nord, suivie de l'Afrique Occidentale Française s'est aussi rangée dans le camp des Alliés. La Tunisie a été délivrée et ce, en partie, par nos propres armes. A la mi-1943, Lazare ressuscité, l'Empire avait retrouvé son unité première. Pas tout à fait cependant, car l'Indochine demeurait toujours captive des Nippons. L'Empire était libéré; il ne restait plus qu'à libérer la France.

C'est cette épopée de la renaissance de l'Empire que retrace l'Exposition de la France d'Outremer qu'abritent en ce moment les voûtes métalliques du Grand Palais. Exposition émouvante qui montre, une fois de plus, que l'âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Car c'est par un acte de foi en la destinée de la Patrie que toutes ces terres furent sauvées et à nouveau réunies.

Elles le furent grâce à l'appel du Général de Gaulle, appel qui, plus qu'un mot d'ordre, fut un

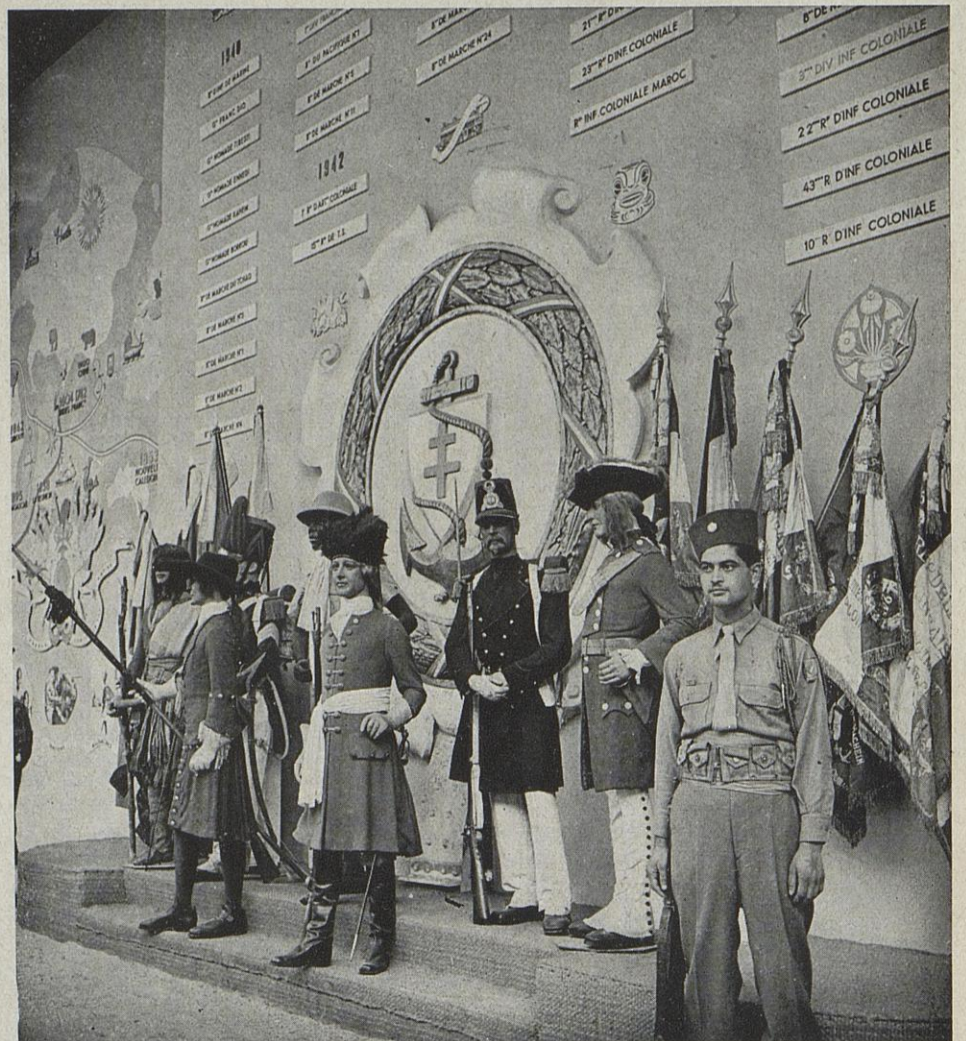
cri du cœur, grâce aussi à l'humble sacrifice de milliers de simples et de braves gens. Comme les grandes œuvres humaines, la reconquête de l'Empire fut, en effet, une œuvre de douleur, de gloire et de sang.

Au fur et à mesure qu'il se reconstitua, l'Empire fournit à la cause alliée des hommes d'abord, puis des produits, enfin et surtout, des positions géographiques.

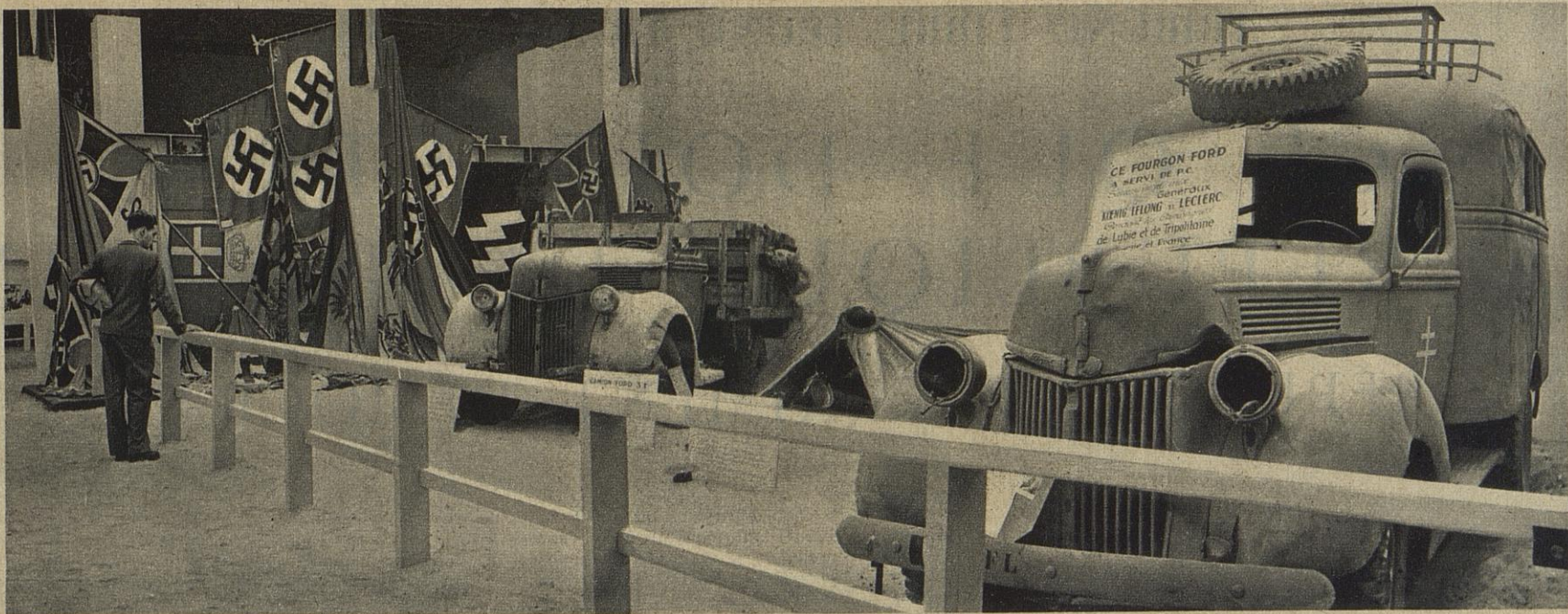
Des hommes d'abord. Au début, ils furent peu nombreux, mais leur nombre grossit jusqu'à compter tous les Blancs de l'Empire. Autour d'eux, des indigènes en masse toujours croissante. Ils vinrent de partout. L'Amiral Thierry d'Argenlieu a raconté comment les Français d'Océanie « accourus des îles aussi charmantes que paisibles aux chefs-lieux respectifs de Vila, Nouméa, Papeete, formèrent le bataillon des volontaires du Pacifique ».

« Sans y être, ajoute l'Amiral, astreints par aucune loi, de plein gré, ces braves gens donnèrent aux Couleurs, la plus grande marque de fidélité et d'amour. Ils offrirent pour les aller défendre aux confins du globe leurs jeunes poitrines, leur courage et leurs vies. Beaucoup ne reviendront jamais, tombés en Egypte, en Lybie, à Bir-Hakeim, en Tunisie, en Italie, en France, ou perdus en mer, en Manche ou dans l'Atlantique au cours de rudes et longues patrouilles ou de périlleux convois... C'est pour tous les Français de la Métropole un devoir de ne les oublier jamais. »

Ce devoir sacré, les organisateurs de l'Exposition l'ont accompli. Des stands nombreux et fournis ont été aménagés pour retracer les exploits des vivants et des morts. En les parcourant, c'est la résurrection de l'Empire puis de la France que l'on revit. On voit comment un ruisselet né au



Ici sont évoquées quelques étapes glorieuses de l'épopée coloniale française à travers les siècles.



Les glorieux trophées des Forces Françaises Libres. On aperçoit, mêlés aux drapeaux à croix gammée, les étendards de Mussolini enlevés en Libye par les gars de Leclerc.

désert s'est gonflé peu à peu en un fleuve majestueux et irrésistible.

Tout au début, voici en décembre 1940, les premiers combats en Cyrénaïque du bataillon d'infanterie de marine formé à Chypre : Sidi-Barrani, Tobrouk, la première campagne de Wawell ; en janvier 1941, le raid sur Mourzouk et la mort héroïque du lieutenant-colonel d'Ornano ; en février, la conquête de Koufra, entreprise si hardie qu'elle contraignit les Italiens de reconnaître que « seuls ces démons de Français pouvaient faire cela » ; en mars, l'âpre campagne d'Ethiopie et les durs combats de Kéren ; en février et mars 1942, la première campagne du Fezzan ; en mai et juin, Bir-Hackeim ; en décembre, la deuxième campagne du Fezzan et la gloire naissante du Général Leclerc ; en 1943, les sanglantes et furieuses batailles de Tunisie, au cours desquelles, faute de mieux, tirailleurs et tabors doivent assaillir l'ennemi avec des armes désuètes ; en septembre, la libération de la Corse, entreprise totalement française, accomplie avec les seuls moyens du bord ; de l'automne 1943 au printemps 1944, la dure campagne d'Italie, le Monna Casale, le Belvédère, Castelforte, le massif de Pétrella ;

en juin 1944, la conquête de l'île d'Elbe ; puis la campagne de France, la division Leclerc en Normandie, à Paris, en Alsace, le débarquement de Provence, la remontée du Rhône et de la Saône, la bataille de Colmar ; enfin, la ruée en Allemagne et l'arrivée des « Leclerc » au nid d'aigle de Berchtesgaden !

L'Empire donna ses hommes ; il donna aussi ses produits.

L'Empire, enfin, a procuré à la cause alliée des positions géographiques. On disait autrefois du duc de Savoie qu'il était le portier des Alpes. Nous sommes, nous, les portiers de vastes portions du globe. Nous tenons maints carrefours. Lourde et périlleuse responsabilité !

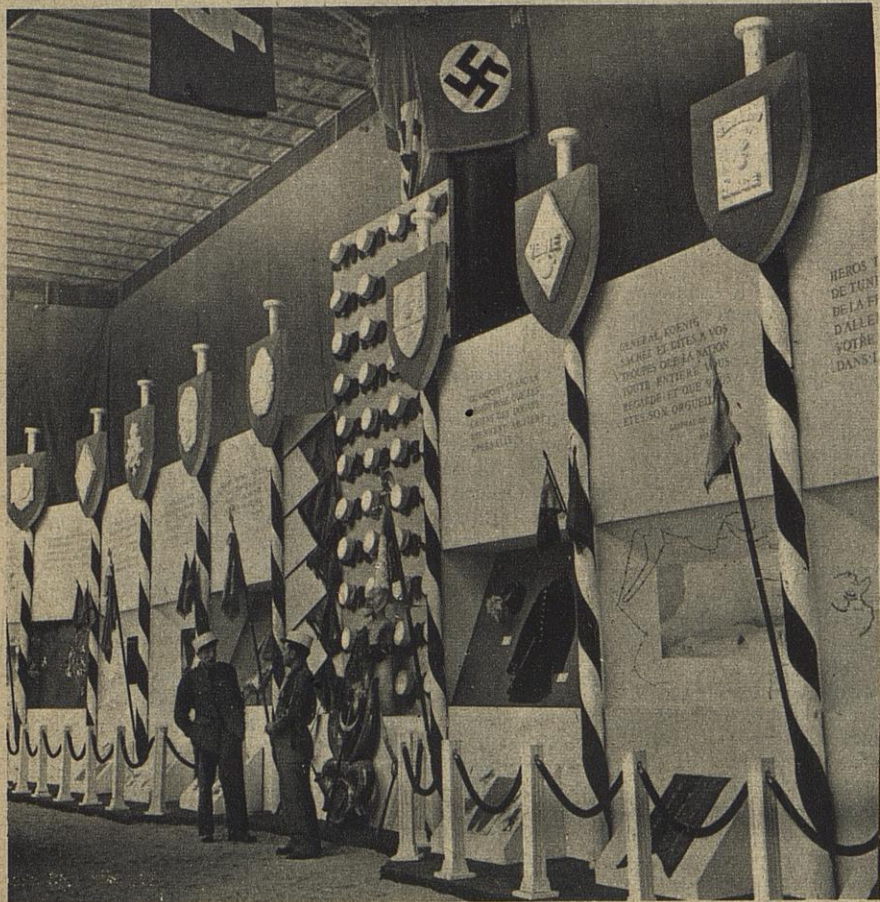
Lorsqu'en juin 1940, le Général de Gaulle demandait à l'Empire de continuer la lutte, c'était d'abord pour éviter que cet Empire ne tombât sous la domination ennemie ; c'était ensuite pour que cet Empire secrétât les forces armées qui permettraient un jour de libérer la France. Mais sans qu'il s'en doutât peut-être, c'était un autre et immense service qu'il rendait au pays. Dans l'hypothèse où tout l'Empire se fut rallié au

gouvernement de Vichy, qu'il n'eût existé de par le monde qu'unanime acceptation de la défaite, croit-on que les puissances anglo-saxonnes eussent hésité à s'emparer de Dakar, pour contrôler le sud-atlantique des Antilles, pour assurer la protection de la Mer des Caraïbes, de la Nouvelle-Calédonie pour écarter les Japonais de l'Australie, de la Somalie pour verrouiller la Mer Rouge, de Madagascar pour tenir les avancées du continent sud-africain.

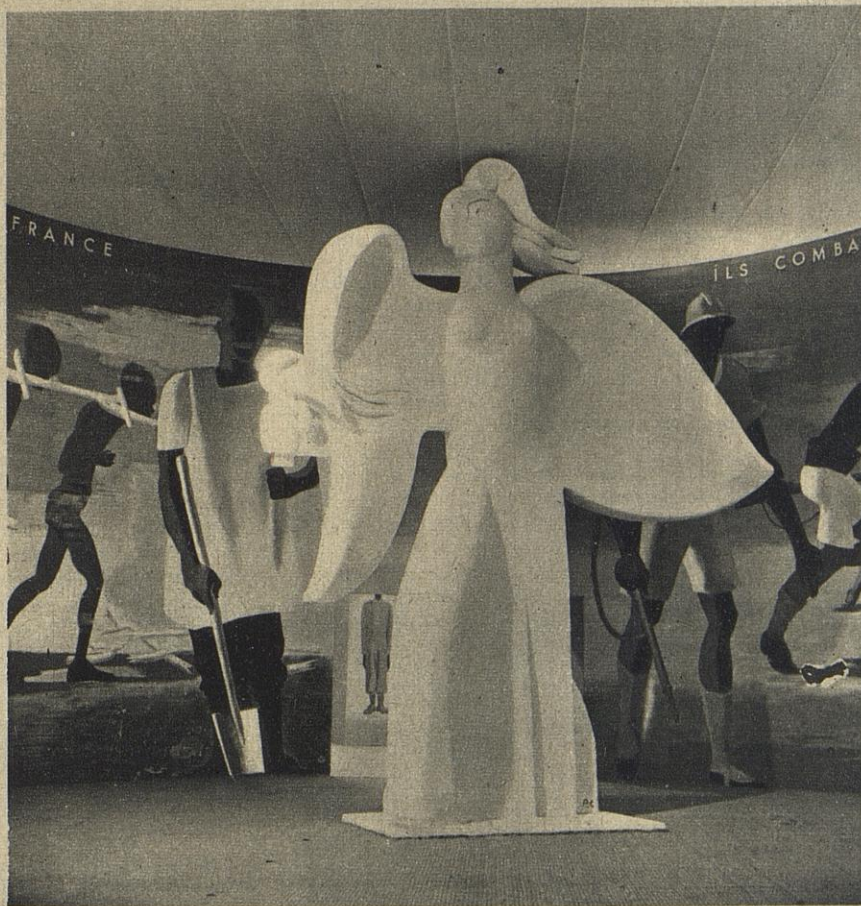
Au contraire — et l'Exposition le met en pleine lumière — c'est volontairement que la France Libre a mis à la disposition des Alliés le centre de l'Afrique (A. E. F., Tchad et Cameroun) ; c'est volontairement aussi que nous permîmes aux forces américaines de s'établir à Nouméa, à Vaté, à Espirita Santo et à Bora-Bora.

Cette communauté française, retrouvée après tant d'épreuves et de sang versé, c'est notre devoir maintenant de la conserver intacte. Nous n'y parviendrons qu'à la condition d'être forts et généreux. L'Exposition en dernier lieu nous y invite. Comme nos pères, à nous de forger nous-mêmes notre destin.

MARC BENOIST.



Toujours égale à elle-même : la Légion. Ses fanions ont flotté haut sur tous les champs de bataille. Le képi blanc de ses soldats est devenu le symbole même de l'audace.



C'est grâce à la fidélité et au courage de son empire que la France a pu rester présente au combat. Elle se doit maintenant d'être reconnaissante envers ses enfants.

Reportage photographique Albert Boitier.

# CE QUE DOIT ÊTRE LA RÉPUBLIQUE DE DEMAIN UNE RÉPUBLIQUE VRAIMENT DÉMOCRATIQUE

*Après avoir publié sous le titre la « République de demain », les articles de M. Henri Ribière (Libé-Nord), Joseph Denais (Fédération rép.), Albert Mülhaud (Parti radical) et Edouard Depreux (S.F.I.O.), nous avons demandé cette semaine à M. Jacques Duclos, député de la Seine, membre de l'Assemblée consultative, d'exposer à nos lecteurs, le point de vue du parti communiste sur le futur régime de la France.*

**L**e grand problème qui se pose en ce moment devant notre pays est évidemment celui de l'élaboration d'une nouvelle Constitution et l'on comprend que Français et Françaises se préoccupent de cette question.

On voit s'exprimer de multiples avis sur les principes fondamentaux de la future Constitution de la République, mais il faut bien remarquer qu'on ne parle peut-être pas assez des causes de la défaite de 1940 qui détermina l'effondrement des institutions républicaines et l'avènement, sous la protection des mitrailleuses ennemies, du prétendu gouvernement de trahison de Vichy.

Il est pourtant nécessaire de revenir sur les causes du désastre de 1940 et il faut les rechercher, non dans l'excès de démocratie, mais dans l'insuffisance de contrôle du gouvernement par les élus du peuple.

Habités, par la pratique des décrets-lois, à laisser le gouvernement agir à sa guise, les députés avaient perdu dans une grande mesure le sens de leur responsabilité.

On se trouvait dans une situation où les citoyens ne disposaient d'aucun moyen d'action sur les élus et ceux-ci à leur tour étaient pratiquement sans moyen d'action sur les ministres.

Et quand, à Vichy, les élus furent mis en présence du coup de force contre la République, il ne se trouva personne pour protester contre l'étranglement des libertés publiques tellement l'esprit de servilité s'était développé parmi les élus qui, au début de 1940, avaient commis un crime contre la République en proclamant la déchéance des élus communistes, ce qui était comme la proclamation de la déchéance de la démocratie elle-même.

Ainsi, les institutions républicaines furent étranglées par manque de contrôle des élus sur le gouvernement. C'est donc dans une démocratie plus large qu'il faut aujourd'hui rechercher les conditions du salut. Il faut donc à la France une Constitution vraiment démocratique.

En application des lois constitutionnelles de 1875 votées par une Chambre monarchiste, deux assemblées se partageaient le pouvoir en France : la Chambre des députés élue au suffrage direct et le Sénat renouvelé par tiers tous les trois ans par des collègues sénatoriaux très restreints.

Il est à remarquer aujourd'hui que, parmi les partisans ou adversaires de la Constitution de 1875, il ne se trouve personne pour défendre le Sénat dans sa forme d'avant guerre.

Le Parti radical-socialiste qui se prononce pour deux Chambres, ne défend cependant pas le Sénat tel qu'il existait en 1939, il se déclare partisan d'un Sénat renouvelé « émanation du suffrage universel indirect qui assurera une représentation plus équitable, des grandes villes et des départements très peuplés, que l'ancien Sénat ».

De son côté, l'Alliance démocratique du « Déporté d'honneur » Paul Reynaud, pense que l'on peut modifier la loi électorale qui préside à la constitution du Sénat.

La Fédération républicaine se prononce pour deux assemblées législatives faisant l'objet de « renouvellements partiels » auxquelles serait adjointe une Cour suprême destinée à « s'opposer à toute mesure qui porterait atteinte au pouvoir exécutif ou au pouvoir législatif ».

Le M.R.P. est partisan d'une Assemblée législative à laquelle viendrait s'ajouter une « Assemblée représentative formée de délégués des collectivités locales, professionnelles, syndicales et associations familiales ».

Enfin, le Parti socialiste s'est prononcé dans son dernier congrès pour une Assemblée assistée « de conseils ou d'organismes spécialisés composés des représentants de nos diverses régions de France, des élus de toutes les organisations professionnelles et syndicales ou sections économiques ». Quelle que soit leur dénomination, ces organismes constituent d'une façon évidente les éléments d'une deuxième Assemblée.

Ainsi, il est à remarquer que les partis politiques partisans du système des deux Chambres sont plus nombreux qu'on ne serait tenté de le croire à première vue.

Comme on peut le voir, beaucoup pensent à mettre un frein à la démocratie dont ils craignent sans doute les excès, mais en ce qui le concerne, le Parti communiste n'a pas de telles craintes, il veut une large démocratie et se déclare partisan d'une Assemblée unique et souveraine.

Seule, pensons-nous, une Assemblée unique, élue au suffrage universel par tous les citoyens sur la base d'une proportionnelle véritable, peut refléter l'image exacte de la Nation et en traduire les besoins et les aspirations. Cette assemblée devrait, selon nous, détenir à la fois le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif qui lui auraient été confiés par le peuple souverain. Elle devrait désigner le gouvernement qui serait responsable devant elle de même que chacun des membres de l'Assemblée serait responsable devant ses électeurs et révocable par eux s'il est infidèle au mandat qui lui a été confié.

Par conséquent, c'est seulement par l'application stricte du principe de la responsabilité à tous les échelons que peut s'exercer la souveraineté du peuple.

Dans ces conditions, l'Assemblée unique et souveraine préconisée par les communistes, serait vraiment l'expression de la démocratie la plus large et la base fondamentale d'une Constitution républicaine ne reflétant en aucune manière cette peur du peuple qui mène toujours à des solutions réactionnaires et contraires à l'intérêt national qui ne peut se dissocier de l'intérêt du peuple.

Dans le système que nous venons de définir, le gouvernement élu par l'Assemblée ne pourrait être qu'un gouvernement stable à la simple condition de rester fidèle à ses engagements, s'appuyant sur la grande masse du peuple et de ses élus, dont il est l'expression, ce gouvernement ne risquerait nullement d'être renversé s'il applique loyalement le programme qu'il s'est engagé à défendre.

À la veille des élections générales, on a parlé beaucoup dans certains milieux de la stabilité gouvernementale et les partisans du « oui-oui » pensaient à inscrire la stabilité gouvernementale dans un texte de loi qu'ils proposaient à la Nation d'adopter en répondant « oui » à la deuxième question du référendum.

Etrange procédé qui ne peut pas être plus sévèrement condamné que par un partisan, pour ne pas dire un des des promoteurs du « oui-oui », Léon Blum lui-même, qui écrivait en 1934 :

« L'erreur puérile des « réformateurs de l'Etat » du type Doumergue-Tardieu est de prétendre assurer la stabilité gouvernementale par des articles de constitution. »

Voilà qui est fort bien dit et qui a incité beaucoup de partisans du « oui-oui » plus ou moins hésitants à voter oui et non.

Il faut d'ailleurs observer que cette citation de Léon Blum est extraite d'un article traitant des crises ministérielles et des crises économiques et ceci nous amène à dire deux mots du rôle des grandes puissances économiques dans la vie du gouvernement en régime capitaliste.

La haute banque n'est pas étrangère à la formation et à la chute des gouvernements. Celui qui ne tient pas compte de cela fait preuve d'une singulière ignorance de « l'interpénétration » de l'économique et du politique.

Chacun sait, par exemple, que derrière le coup d'Etat du 18 brumaire, qui devait faire de Bonaparte le premier cōsul, il y avait les banquiers Perregaux et Mallet à qui, en guise de remerciement devait être confié, par la suite, le privilège de la Banque de France.

Derrière la sanglante répression des journées de juin 1848, il y avait les manitous de la Banque de France qui versèrent cinquante millions à Cavaignac pour massacrer les ouvriers parisiens et liquider le problème de la nationalisation des chemins de fer et des assurances qui était à l'ordre du jour.

En 1851, les maîtres de la Banque de France donnèrent au prince-président vingt-cinq millions pour en finir avec la II<sup>e</sup> République.

Et, plus près de nous, en 1925, le gouvernement Herriot s'effondrait devant le « mur d'argent ». En 1926, un deuxième gouvernement Herriot était renversé car, en quelques heures, la livre montait à 250 francs.

En 1932, la Chambre ayant voté la carte d'identité fiscale et un jury national pour la revision des marchés de guerre (ce jury existe encore et n'a pas achevé son travail), une violente campagne de presse fut engagée. Elle aboutit au 6 février 1934.

En 1935, après avoir provoqué des paniques en Bourse, de Wendel imposa le gouvernement Laval.

En 1936, après la victoire du Front Populaire, c'est la haute banque qui imposa la « pause », la non-intervention, et puis Munich. Et on n'osa pas faire appel au peuple pour briser ces complots.

Il est donc clair que parler de stabilité ministérielle sans parler de l'action des trusts, c'est se moquer du monde.

Et malheureusement, les trusts sans patrie continuent leur besogne malfaisante.

Voilà pourquoi il est indispensable, si on veut assurer la stabilité ministérielle, de briser la puissance des trusts comme le prévoit d'ailleurs le programme du Conseil National de la Résistance.

C'est dans ces conditions que nous, communistes, nous formulons les principes fondamentaux sur lesquels devrait reposer la future Constitution de la France de la manière suivante :

1<sup>o</sup> Eviction des grandes féodalités économiques et financières dans la direction de l'économie par le retour à la Nation des grands moyens de production qui doit s'exprimer par la nationalisation des monopoles de fait.

2<sup>o</sup> Soumission des forces militaires à l'autorité suprême de l'Assemblée Nationale souveraine.

3<sup>o</sup> Institution du droit au travail et du droit au repos par l'amélioration du régime contractuel du travail. Egalité complète des droits, sans distinction de sexe, de religion ou de race.

4<sup>o</sup> Garantie effective de toutes les libertés : liberté d'opinion, liberté de conscience, liberté d'association, liberté de réunion et d'expression, etc... La presse doit être indépendante à l'égard de l'Etat, des puissances d'argent ou de toute influence étrangère.

5<sup>o</sup> Election des juges à tous les degrés, comme au temps de la I<sup>re</sup> République et institution de la justice gratuite.

6<sup>o</sup> Respect des lois laïques sur la séparation de l'Ecole et de l'Eglise.

7<sup>o</sup> Droit à l'instruction pour tous les enfants du peuple et gratuité de l'enseignement à tous les échelons afin d'assurer les droits de l'intelligence.

8<sup>o</sup> Droit de vote à vingt ans pour tous les citoyens et citoyennes, y compris les soldats. Institution d'une véritable représentation proportionnelle à tous les échelons.

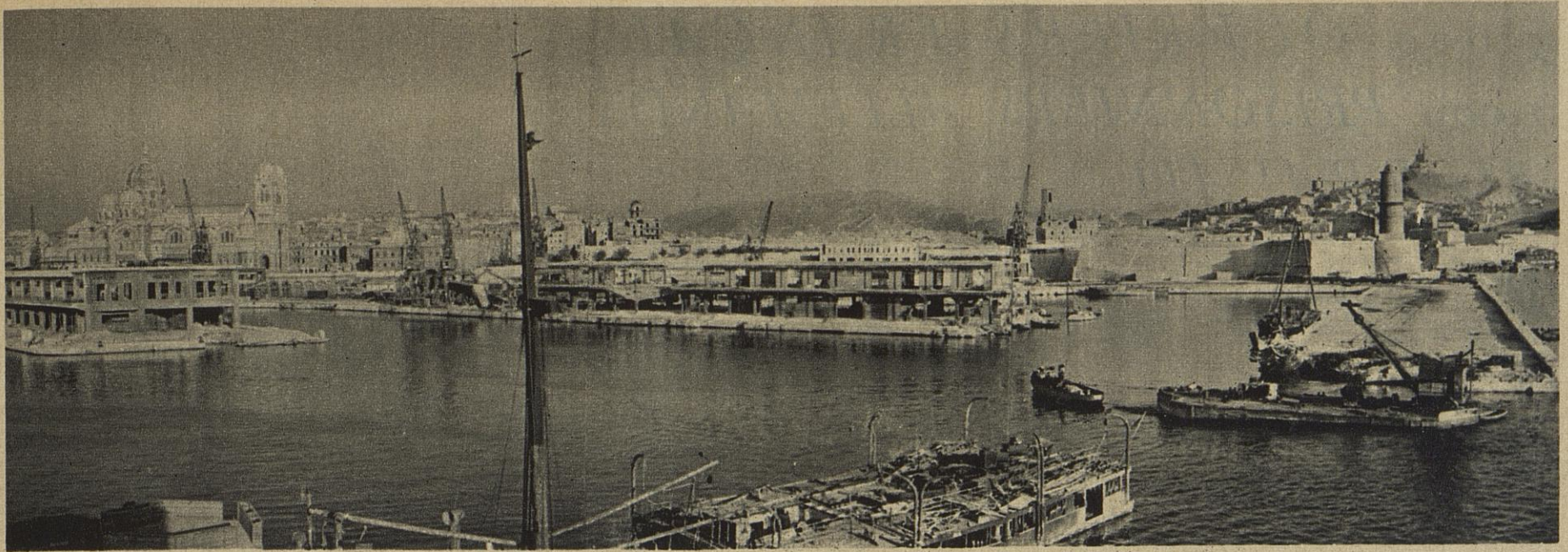
9<sup>o</sup> Attribution d'une large autonomie financière et politique aux communes et aux départements. Suppression des préfets et sous-préfets institués par Napoléon et maintenus depuis par tous les régimes. Le département peut être administré par une Assemblée départementale élue par le peuple et dont le président remplira les fonctions de préfet et son adjoint celles de chef de la police.

10<sup>o</sup> Création des conditions d'une union libre et fraternelle des peuples coloniaux avec la République Française.

Ainsi, le Parti communiste veut une véritable République fondée sur la confiance dans le peuple, une République qui fera de la France un pays d'avant-garde dans la marche vers la liberté et le progrès.

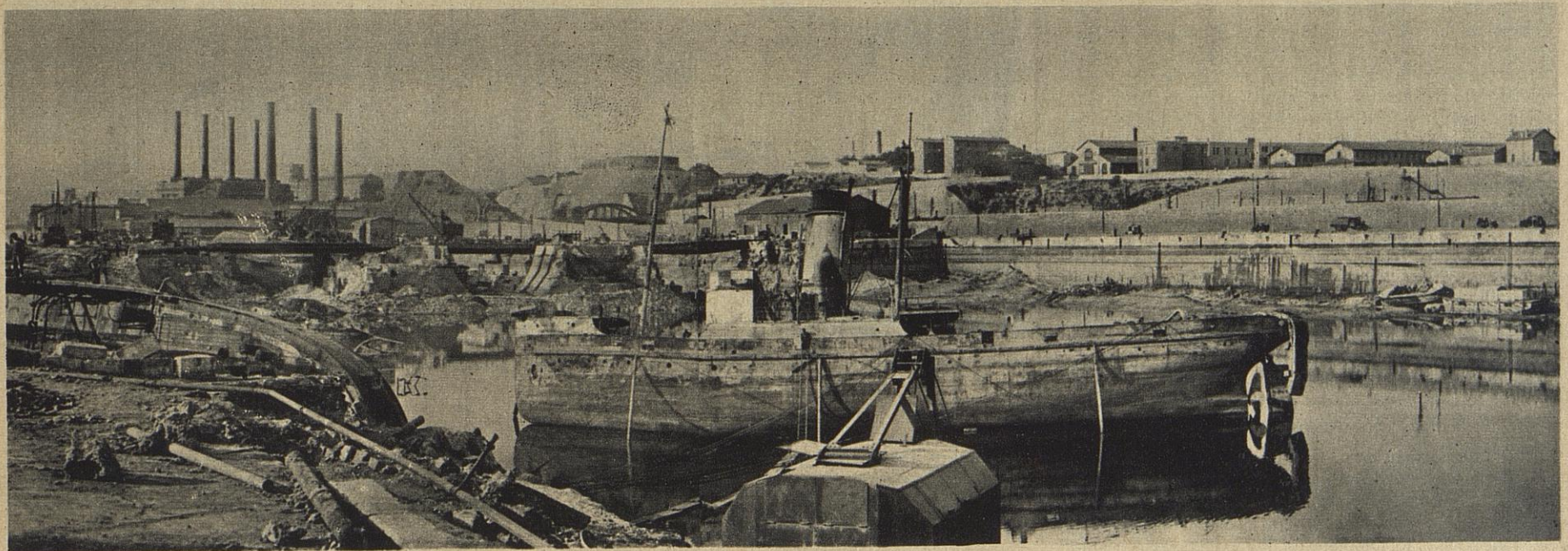
Jacques DUCLOS.





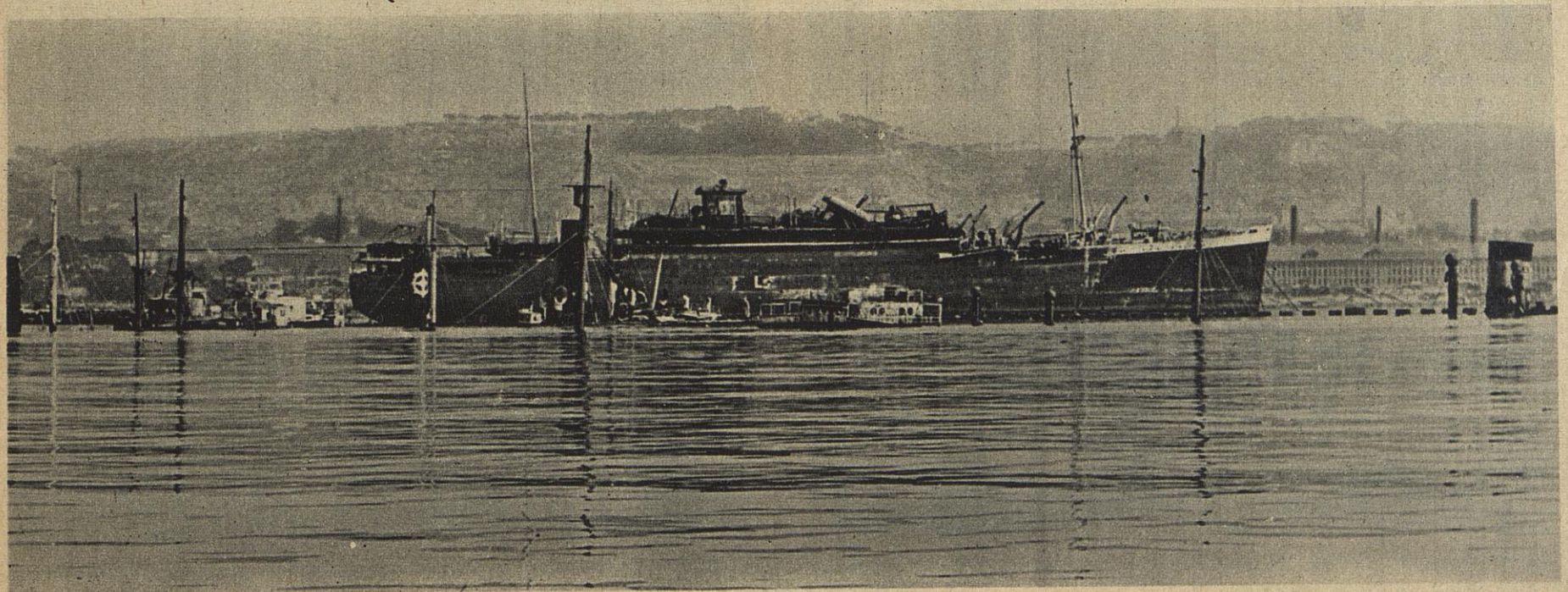
Dans le bassin de la Joliette, la plupart des hangars sont endommagés. On distingue au premier plan, le cargo « Iméréthie II » qui fut sabordé

## *DANS UN AN MARSEILLE*



Le gigantesque travail d'assèchement du grand bassin de radoub qui a été entrepris nécessite l'emploi de plus de mille ouvriers et durera cinq mois.

## *SERA DE NOUVEAU LA PLAQUE TOURNANTE DE LA MÉDITERRANÉE*



C'est un même paysage de cimetière maritime qu'on découvre jusqu'au Bassin National. Le navire qu'on voit en réparation est le « Général-Quavilly ».

# 5.000 OUVRIERS FRANÇAIS 1.000 PRISONNIERS ALLEMANDS AU TRAVAIL

**P**OUR les voyageurs qui connurent Marseille, au temps de sa splendeur, la simple évocation de la ville et de son port imprègne l'esprit de souvenirs d'un réalisme coloré. Aussi est-ce avec une certaine appréhension que l'on fixe maintenant son regard sur le panorama de la vieille cité. Le déluge est passé. Tellement peu de choses demeurent que l'on s'habitue à ne conserver des souvenirs que des images volontairement lointaines.

Pourtant, Marseille n'a rien perdu de son animation coutumière. La faune qui traîne le soir le long du vieux port, de la Canebière et du boulevard d'Athènes est aussi cosmopolite, les plaisanteries des pêcheurs et des filles aux formes pleines sont aussi chargées de leur caractéristique accent.

Comme toutes les villes de France, Marseille a souffert. Plus encore peut-être que beaucoup d'autres. Sa situation géographique l'avait épargnée des précédentes guerres. Elle ne savait pas...

Maintenant, comme ses sœurs du Nord, elle a payé le lourd tribut de la libération. Nous avons vu les cimetières maritimes au Havre, à Boulogne, à Bordeaux, où les Allemands obstruèrent le cours de la Gironde, en coulant à la passe de La Grande quelque dix-neuf bateaux marchands. Mais à Marseille, l'impression est différente. Malgré son aspect de désolation, ce cimetière est empreint d'une certaine grandeur. Ici, les Allemands ont préparé leur coup avec une minutie remarquable. Des mines espacées les unes des autres d'une trentaine de mètres devaient faire sauter les murs des quais. En fait, sur les quinze kilomètres de quais utilisables pour les opérations commerciales, on peut considérer que seul le quai sud de la traverse de la Pinède est intact, et il n'est long que de trois cents mètres. Tous les autres furent divisés par les explosions en fragments dont le plus long ne dépasse pas cent mètres. A Marseille, ainsi qu'à Toulon, d'ailleurs, des contingents parachutés avaient reçu mission de freiner le plus possible le sabotage des Allemands.

S'il faut avouer que le travail de ses avant-gardes ne fut pas toujours très efficace, dans bien des cas pourtant leur réussite est à signaler. C'est ainsi que pour le vieux port, aucun des dispositifs de mines ne fonctionna au moment voulu, mais étant donné le faible tirant d'eau disponible, le vieux port ne



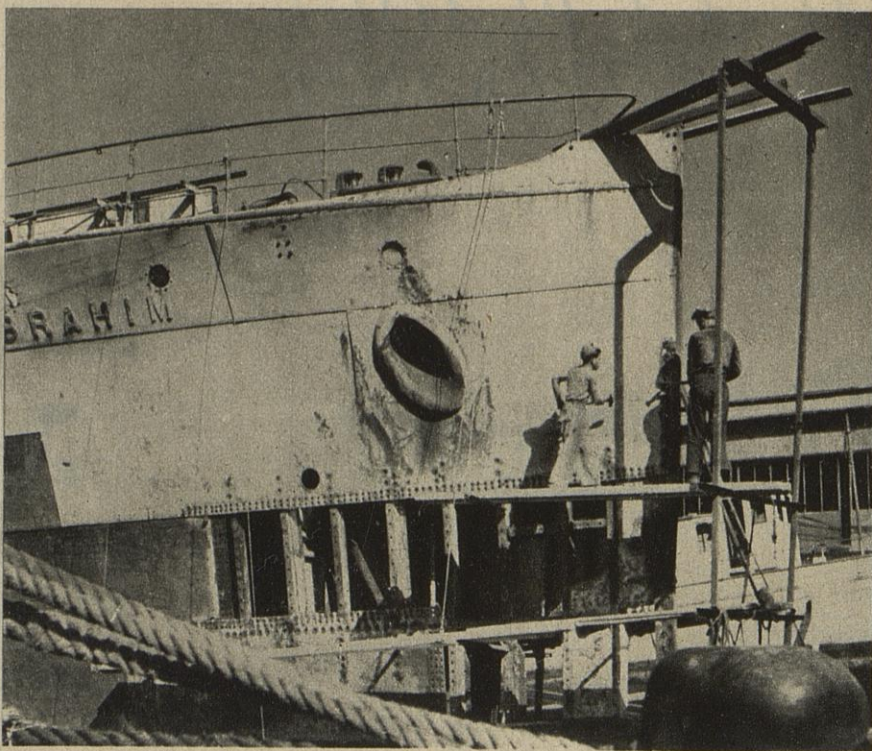
Le pont transbordeur n'est plus là. Mais les barques des «pescadous» donnent toujours de l'atmosphère au vieux Port.

peut guère être utilisé que pour l'accostage des bateaux de plaisance.

Maintenant encore, la visite du port n'est pas libre. L'autorisation d'y pénétrer n'est obtenue qu'après d'interminables démarches. Et lorsque, enfin, vous êtes autorisé à y promener vos pas au gré de votre

fantaisie, les gendarmes et les douaniers vous suivent d'un œil soupçonneux comme s'ils avaient quelque honte à laisser voir « leur port » dans un tel état.

La veille, retour d'Ajaccio, notre bateau avait accosté à un des môles du quai de la Joliette. En face de nous un paquebot des Transports maritimes em-



Un vieux bateau, le « Sidi-Brahim » pourra d'ici quelques semaines reprendre du service.



Le blé arrive d'Afrique du Nord. D'ici un an, le trafic pourra être supérieur à celui de 38.

barquait des passagers pour le Maroc. Là se limitait toute l'animation du port.

Pourtant, à travers les hangars détruits, les murs de quais écroulés, les bassins de radoub asséchés, l'outillage des quais disparu ou en mauvais état, l'on ne tarde pas à se laisser impressionner par la volonté de ses cinq mille ouvriers qui ont engagé la lutte afin de rendre à Marseille son véritable visage de grand port mondial.

Près de cent cinquante bateaux furent coulés, tant dans les différents bassins que dans les embouchures des passes. Lorsque l'on parcourt le port à bord de quelque vedette, on aperçoit des épaves aux trous béants. Ces épaves, qui, pour la plupart, ne retrouveront jamais leur vie et seront coulées à la dynamite, tendent vers le soleil des mâtures, des cheminées et des morceaux de coque que le frémissement des vagues ne fait même plus onduler.

En réalité, les dégâts les plus importants ont atteint la superstructure des installations portuaires. Les destructions furent en général peu profondes pour l'infrastructure étant donné l'impossibilité dans laquelle les Allemands se sont trouvés de pratiquer des fourneaux de mines au-dessous du niveau de l'eau. Marseille, qui possédait 280 grues, n'en a plus que vingt en service, et soixante à peine sont susceptibles d'être réparées. Les bateaux déchargent à l'aide de leurs mâts.

Maintenant la guerre est terminée, Marseille reprend ses relations internationales. Mais les navires sont encore rares, le long des quais des centaines de soldats libérés attendent depuis des mois les unités qui se chargeront de les rapatrier dans les possessions lointaines dont ils sont originaires.

Le Midi est le pays des gens accueillants. Lorsque vous pénétrez dans le bureau de M. Mathieu, le chef de l'exploitation du port de Marseille, vous sentez tout de suite que le dicton ne mentira pas. Ici, il n'y a rien à cacher. Lorsque, il y a un an, les Français ont pu reprendre possession des installations portuaires, celles-ci étaient dans l'état dont nous vous entretenions plus haut. A présent, un premier effort a été fait, mais il en reste à faire un plus grand encore. A compter du moment où le plan Monnet est entré en voie de réalisation, il a fallu assurer l'accostage des « Liberty ships ». Maintenant ce n'est plus suffisant. Il va falloir être à même d'accueillir le gros transport. C'est pourquoi les Américains viennent de nous accorder récemment la libre disposition des môles de la digue du Lorge, qu'ils utilisaient pour le transport des troupes.

Ainsi, le port de Marseille est complètement rendu à la vie civile de la France. Tous les efforts d'amélioration se trouvent concentrés vers la partie nord où un quai de mille mètres de longueur a été construit. Lorsque les bateaux chargés de ravitaillement, annoncés par le ministre, seront signalés, ils sauront



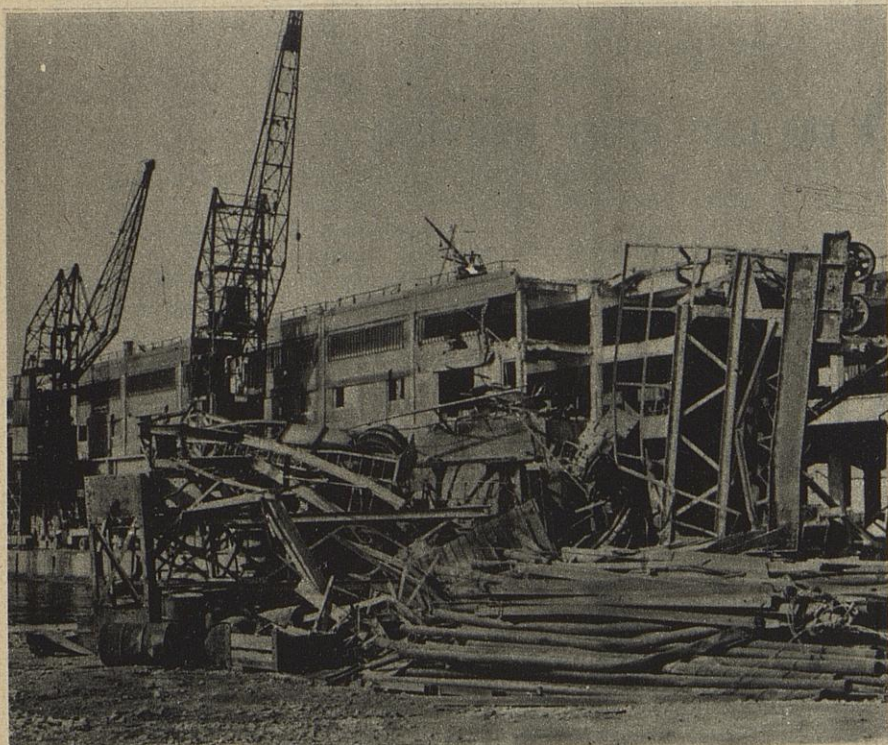
Au radoub, un bateau est couché sur son flanc. Des ouvriers récupèrent le bon matériel avant de le faire sauter.

où amarrer. Actuellement cinq mille travailleurs sont affectés aux différentes tâches d'aménagement. Mille prisonniers allemands leur ont été adjoints. A lui seul, le bassin de radoub emploie plus de mille deux cents hommes.

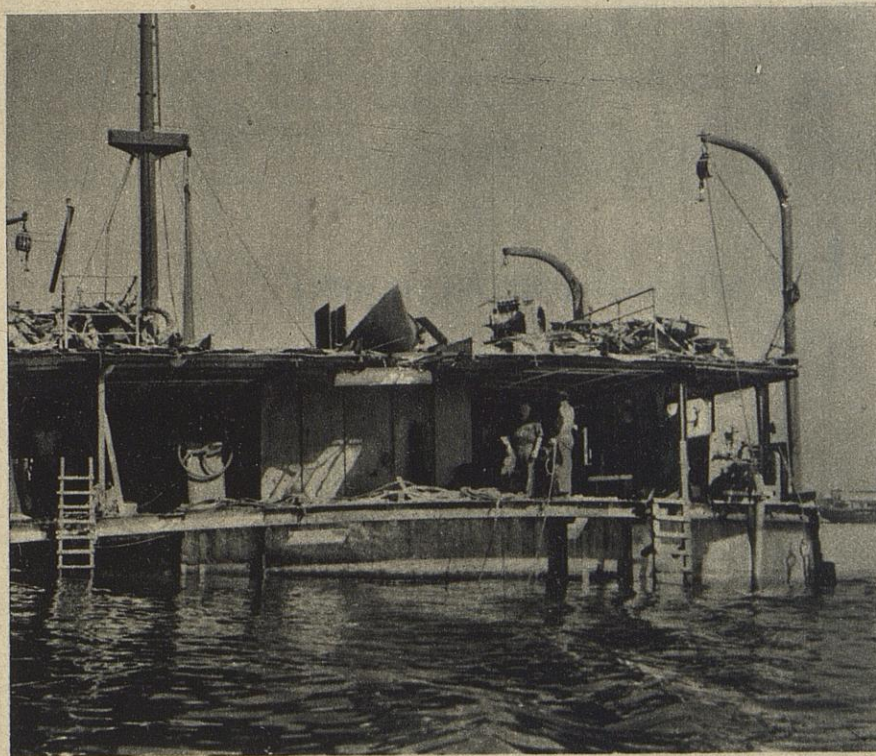
Pourtant, M. Mathieu nous assure que si, d'ici un

an, Marseille aura repris une place prépondérante, il faudra attendre trois années avant que les travaux soient complètement terminés.

(Reportage de nos envoyés spéciaux Christian Guy et Henri FRÉCHOU.)



Le matériel de quai fut presque complètement détruit par les Allemands en retraite.



Ce bateau coulé transversalement dut être coupé en deux pour laisser un passage.

# à l'écoute du **M**onde

## **A**UTOUR DE L'INDUSTRIE ALLEMANDE.

Le vicomte Templewood, *alias* Sir Samuel Hoare, a soumis à la chambre des Lords une motion favorable au rétablissement de l'économie industrielle allemande, nécessaire selon lui au relèvement de l'Europe et, par voie de conséquence, à la reprise du commerce anglais. A l'opposé, lord Vansittart, appuyé par le vicomte Filbank, a soutenu que « rien ne devait être fait » pour la restauration de cette économie. Corroboration de deux courants qui s'étaient déjà manifestés à la Conférence de Potsdam, où les Anglo-Saxons s'accordaient pour laisser à l'Allemagne une capacité de production de 50 % de son chiffre normal, tandis que les Russes étaient d'avis de la ramener à seulement 15 %.

En somme, la discussion recommence tout comme en 1919. Faut-il ? Ne faut-il pas ? Les arguments ne manquent ni à l'une ni à l'autre thèse, mais le temps passe, tandis que les industries allemandes, capables de travailler à 75 % de leur activité antérieure, ne tournent, dit-on, qu'à 1 %.

Une décision s'impose qui n'est pas celle de la destruction, nuisible à tous, mais de la confiscation et de l'internationalisation, à commencer par la région de la Ruhr. Les aciéries de la Ruhr ne produisent actuellement que 100.000 tonnes par mois ; elles en pourraient produire aisément plus de 500.000. Toute l'Europe, pour sa reconstruction, a un besoin urgent d'acier. N'est-il pas expédient de le prendre là où il est ?

## **P**OUR QUE VIVE LA HOLLANDE.

Terriblement éprouvée par la guerre — 180.000 hectares inondés, matériel agricole, outillage industriel, stocks de matières premières décimés, moyens de transport détruits et ports anéantis — la Hollande, sans parler de ses difficultés coloniales, est aujourd'hui dans une situation tragique. D'autre part, c'est un petit pays surpeuplé dont les paysans manquent de terres, dont l'activité productrice relève en grande partie de l'étranger.

Arguant de cette situation et reprenant la thèse de M. Winston Churchill sur la nécessité de réduire les Allemands en les divisant en zones placées sous la protection d'Etats voisins, la Hollande se verrait volontiers attribuer les territoires allemands du nord-ouest situés entre l'Elbe et sa frontière. L'administration de ces territoires, de même langue, de même culture et de même race que les siennes depuis dix siècles, lui permettrait d'y trouver à la fois des fournisseurs et des clients et de drainer vers Rotterdam, Amsterdam (et même Anvers) un trafic jusqu'alors détourné sur Hambourg.

Comme tout ce qui nous vient de Hollande, cette idée ne manque pas de bon sens. Qu'en penseront les « Grands » ?

## **L'**EUROPE ET LE CHARBON DE LA RUHR.

Conséquence des grèves américaines : les envois de charbon promis par M. Ickes aux pays d'Europe libérés ont été forcément suspendus. Voilà qui rend plus nécessaire encore la remise en état des exploitations charbonnières continentales, notamment des mines de la Ruhr.

La Ruhr fournissait avant-guerre 130 millions de tonnes de combustible ; elle n'en a guère exporté plus de 500.000 depuis la capitulation. Cette carence est la principale cause de la paralysie des industries européennes. Il est indiscutable, dans les conditions présentes, que la reprise de ces industries soit liée au relèvement de sa production. La restauration de la Ruhr est ainsi la condition première de la reprise des affaires en Europe.

Qu'elle soit par la suite annexée à tel ou tel pays, administrée par un consortium de puissances, ou simplement restituée à l'Allemagne, le problème reste le même : il est urgent, d'intérêt général, et très au-dessus de la politique. Serait-ce, par hasard, la raison pour laquelle sa solution demeure en suspens ?

## **U**N SPLENDIDE REDRESSEMENT.

La province du Kouban, sur la mer Noire, à l'extrémité ouest du Caucase, l'une des plus florissantes de la Russie, avait été pendant la guerre complètement vidée et rasée. Lorsque les armées russes la reconquirent, en octobre 1943, il n'y restait pas une usine debout, pas une terre en état de culture, pas une maison intacte : il fallait repartir de zéro. Après seulement deux ans d'efforts, à la fois puissants et méthodiques, plus de 2.500 écoles ont repris leurs cours, 70 maisons de culture et plus de 500 bibliothèques ont été rouvertes, tous les kolkhozes et sovkhoses sont reconstruits, 11.000 tracteurs travaillent sur la plus merveilleuse terre à blé qui produira dès cette année 64 millions de pouds.

Retournée à ses anciens travaux, stimulée par l'encouragement des appels de Staline en personne, toute la population a fait preuve en la circonstance d'une extrême ardeur et accompli un tour de force qui doit être donné en exemple.

## **L**E PARANGON DU CAMOUFLAGE.

Il s'agit du « maquis » bavarois qui, au dire d'un témoin qualifié, abritait « assez de matériel pour entreprendre une nouvelle guerre ». En fait, une

forteresse fantastiquement maquillée : ici, d'aimables petites fermes agencées en stations à ondes courtes, là, d'imposantes façades à figure de sanatoria, masquant de puissants arsenaux, plus loin, de paisibles maisons d'habitation abritant des nids de mitrailleuses disposées en vue de combats de rues, etc., etc., le tout bourré de matériel neuf des plus modernes, de munitions, d'armes secrètes, s'élevant à un million et demi de tonnes !

Les hommes non plus ne manquaient pas, triés sur le volet parmi les spécialistes des plus récents engins, les chimistes et les physiciens les plus experts, lesquels poursuivirent leurs recherches très longtemps après l'armistice : « Tant de boches se cachent encore dans les secteurs boisés de la Franconie qu'il faudrait pour les déloger une véritable expédition », disait-il y a peu de temps un général américain.

Heureusement, ces hommes, s'ils se cachaient, capitulèrent aussitôt découverts. Ainsi, le nettoyage de la région s'achève. Il laissera le souvenir du plus extraordinaire camouflage qu'on ait jamais pu observer.

## **T**RIBULATIONS TCHÉCOSLOVAQUES.

Suffisamment critique en soi, la situation économique de la République tchécoslovaque est fort alourdie par la présence des effectifs russes et américains d'occupation. Pour les armées américaines, ne se pose, il est vrai, que le problème du logement : elles apportent leur ravitaillement. Il n'en est pas de même des armées russes, qui vivent entièrement sur le pays. L'impatience des populations tchèques, réduites à la portion congrue, commence à se manifester à l'égard des libérateurs, et l'esprit politique évolue !

Ne serait-ce pas la raison pour laquelle les élections qui devaient avoir lieu ce mois-ci ont été brusquement ajournées ?

## **U**N MODÈLE DE COLONISATION.

A l'ouest de Bornéo, en bordure de la mer de Chine, se déploie l'Etat de Sarawak, gouverné depuis quatre-vingts ans par une famille de rajahs blancs : les Brookes. C'est en 1863 que Sir James Brookes, officier de la marine britannique, adopté par la population, proclama son indépendance sous la protection de l'Angleterre. Son neveu, Charles Brooke, lui succéda, régna pendant plus de quarante ans, et transmit sa couronne à son fils, Charles Vyner Brookes lequel, expulsé de ses Etats en 1941, s'y est dernièrement réinstallé.

Le nom de Brookes est illustre dans toute l'Asie orientale, et l'Etat de Sarawak un modèle d'administration coloniale. A la différence des gouvernements européens qui ont généralement cherché à assimiler l'indigène et à l'élever à la hauteur de leurs propres institutions, les Brookes de Sarawak ont scrupuleusement respecté les idées, les coutumes, et même les habitudes des natifs auxquels ils ont seulement apporté nos qualités d'ordre et de méthode. Pour les administrer, ils se sont appuyés sur leurs cadres, leur ont laissé leurs chefs, et n'ont rien bouleversé de leurs usages. Résultat : trente Anglais, pas un de plus, secondés par quelques centaines de soldats et d'agents de police du pays, gouvernent et administrent, presque sans lois, 300.000 Asiatiques, dans une parfaite tranquillité.

Il est à présumer que si les puissances impériales, usant de la même sagesse, s'étaient contentées d'apporter à leurs ressortissants aide et concours, sans prétendre à changer leur âme, nous n'assisterions pas aujourd'hui au soulèvement de tout un monde.

## **V**ERS UNE ARMÉE HINDOUE.

On nous mande de la Nouvelle-Delhi que le général Auchinleck s'occupe de créer une armée, une marine et une aviation purement hindoues, encadrées d'officiers hindous. C'est, dit-il, le moment d'utiliser les connaissances et l'expérience acquises par les natifs après cinq années de guerre.

Il ajoute qu'en tout état de cause, l'Inde devant rester liée à la Communauté britannique quel que soit son futur régime, ces forces appartiendront au service de l'Empire.

Ce splendide optimisme n'est-il pas quelque peu téméraire ?...

## **M**ISERE DE NOTRE FLOTTE MARCHANDE.

Le commandant d'un paquebot italien torpillé observait récemment que la marine marchande de son pays, après les récupérations et l'achèvement des constructions et des réparations en cours, atteindrait à peine 1.200.000 tonnes contre 3.500.000 en 1940. Et, là-dessus, de se lamenter !

Que devrait dire alors la France, victorieuse dans la guerre à l'encontre de l'Italie, ayant à veiller sur un empire réparti sur toutes les mers du globe, qui voit sa flotte marchande réduite à moins d'un million de tonnes ! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il a été reconnu que « le commerce suit le pavillon ». Nous avons un besoin urgent de navires.

Or, les Etats-Unis, qui travaillaient hier encore à la cadence d'un million de tonnes par mois, vont fermer un grand nombre de leurs chantiers, faute de commandes. Il va de soi que ces chantiers accepteraient de construire pour nous. Dès lors, est-il bien judicieux d'attendre la remise en état des nôtres ?

FABIUS.

# des grèves anglaises

## autour

de notre correspondant permanent en Angleterre J.-C. de BAUJEU

**A**VONS-NOUS assisté à une tentative de sabotage de grande envergure ? Le problème paraît se centrer autour de cette question.

Ce mouvement, né de tractations sans doute innavouables, a été une faillite complète. L'attitude des grévistes est incompréhensible si l'on s'en rapporte uniquement aux commentaires de la presse. Une soirée dans l'atmosphère poisseuse et enfumée des « pubs » du quartier des docks est certainement plus fructueuses en renseignements.

La menace existait depuis longtemps, non seulement dans les ports, mais à travers tout le pays : l'effroi du moment où l'employeur trouverait de la main-d'œuvre à des tarifs normaux s'étendait graduellement à tous les niveaux sociaux et dans tous les pays. Le cas des dockers est une concrétisation de cette panique.

Le mal est mondial, l'Angleterre en souffre la première en Europe; il existe déjà aux Etats-Unis et se répandra dans tous les pays qui ont participé à la victoire, quelle que soit la forme de gouvernement. La cause en est bien simple, les marchandises comme les individus reprennent petit à petit leur valeur relative, les demandes n'excèdent plus les offres dans les mêmes proportions, les salaires reviennent à des tarifs normaux, mais le prix de la vie continue d'augmenter en raison des impôts qui, dans la plupart des pays anglo-saxons en particulier, ont atteint des proportions astronomiques.

Présentement, les dockers gagnent 17 shillings 6 comme paye de base et 16 shillings lorsqu'ils sont en chômage !!! Pourquoi ne pas rester en chômage continuellement ? Pendant la guerre, les heures supplémentaires, les indemnités pour le chargement d'explosifs, et la rareté de la main-d'œuvre rendait le salaire fixe pour ainsi dire négligeable. Quelques-uns admettent avoir travaillé jusqu'à cent heures par semaine et avoir gagné jusqu'à 50 livres sterling !

Aujourd'hui, ils réclament 25 shillings par jour, la semaine de 40 heures, condition *sine qua non* pour tenter de combattre le chômage et des emplois fixes. Aucune de ces réclamations ne leur a été refusée. C'est ici que nous pourrions nous laisser aller à penser à la tentative de sabotage mentionnée plus haut.

Les réclamations par l'intermédiaire de l'union furent avancées le 3 septembre dernier, les pourparlers avec les patrons eurent lieu le 27 du même mois et une réponse devait être remise aux intéressés le 18 octobre. On se demande alors : « Pourquoi recourir à une grève à la onzième heure ? »

Le gouvernement, par l'intermédiaire de la Presse et de la Radio suggéra l'influence d'éléments révolutionnaires communistes et profita de l'occasion pour accuser les trotskystes qui dans l'esprit de l'homme de la rue est un nom à consonnance russe. Le public anglais est jeune politiquement, ses idées ne sont pas très nettes pour la bonne raison que la politique est une sphère en dehors de sa vie courante. Il admet volontiers que son syndicat est un excellent medium par lequel il trouve un emploi mais rares sont les membres qui assistent à tous les meetings à tendance plus ou moins politiques. Il ne faudrait toutefois pas en conclure que le bourgeois Anglais ne veut pas penser : il réfléchit tout autant qu'un autre mais ne s'est jamais jusqu'à présent laissé entraîner par un semblant de logique abstraite. Il sait que son gouvernement est basé sur une série d'illogismes que les Français appellent volontiers inconsistance et même hypocrisie ; mais qui font la grandeur de son pays. Il est imbu de sa réussite et n'a aucun désir de changer l'état existant des choses de sa propre initiative. En Italie, le mot fascisme était nécessaire pour attirer la masse, en Allemagne, National-Socialisme ; en Amérique, le New Deal ; mais en Angleterre, un parti se présentant sous un nom à résonance bizarre n'a aucune chance de réussir. C'est la raison pour laquelle les tendances nouvelles ne prennent racine que très lentement.

Il est difficile d'admettre qu'un élément révolutionnaire soit suffisamment puissant aujourd'hui en Grande-Bretagne pour essayer de fomenter une grève de cette envergure, seule une organisation qui a fait ses preuves pouvait raisonnablement espérer réussir : les communistes sont parfaitement au courant de leur chance de succès.

Serions-nous tentés de croire, à la suggestion de certains dockers eux-mêmes que cette grève en « gentleman » se serait développée sous l'influence d'éléments de droite !!! Cette suggestion est vraisemblablement fautive mais elle n'en est pas moins savoureuse. Il faut reconnaître à son appui l'absence remarquable de tout commentaire de la presse Tory et la manière peu coutumière avec laquelle elle s'est abstenue de soutenir ou de dénigrer le parti Travailleuse. L'occasion était pourtant belle !

Quelque soit le parti politique à l'appui des meneurs, ces derniers sont indubitablement des psychologues avec une profonde connaissance de la situation. Pendant six longues années, les dockers ont accompli une tâche plus dure que la plupart des



Les troupes anglaises ont remplacé les dockers en grève. En temps de guerre, elles luttèrent pour la liberté du monde. En temps de paix, elles luttent pour garder au peuple anglais son standard alimentaire.

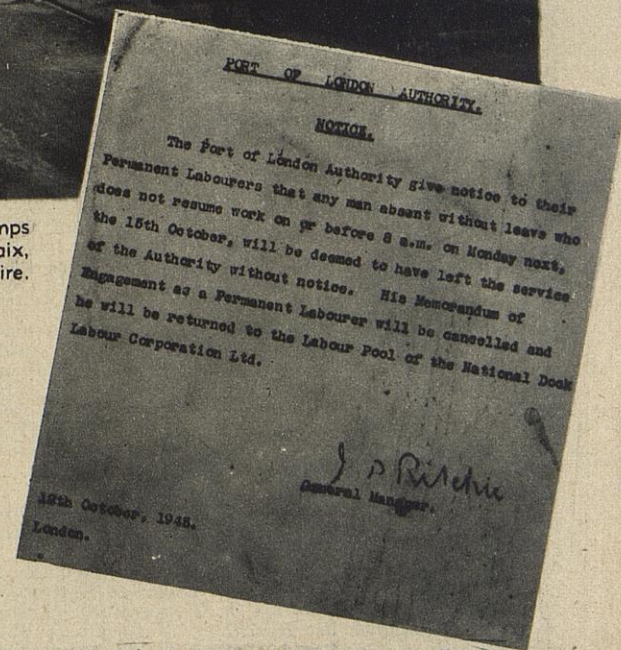
civils, vitale pour un pays essentiellement maritime, peut-être ne les a-t-on pas assez félicités. Ils ont patienté sur des promesses et la vie facile due aux salaires élevés. Maintenant que leurs poches se dégonflent rapidement, le moment était bien choisi : le leader des négociations servit de slogan. Sans accuser ouvertement le gouvernement d'apathie, les chefs du mouvement espéraient sans doute qu'une tendance anti-Travailleuse se répandrait comme une conséquence logique. Il faut reconnaître qu'il n'en n'est rien, seul le syndicat est tenu pour responsable et la tentative pour mettre la grève sur un plan politique a échoué lamentablement.

Si nous revenons maintenant dans les quartiers luxueux du West End, nous trouvons des tendances bien différentes : l'épouvantail du communisme attrape encore les niais. Alors que dans les quartiers populaires, personne ne se soucie des révolutionnaires pour la bonne raison qu'ils n'existent pas, les milieux de luxe, patrons et ouvriers, voient un révolutionnaire dans chaque individu coiffé d'une casquette. Les ouvriers dans les commerces de luxe désavouent leurs camarades des docks pour avoir eu recours à une grève non sanctionnée par le syndicat. Ce dernier perd évidemment de son prestige vis-à-vis des patrons et de la nation en général. Quoique les réclamations mises en avant sont considérées comme justifiées, elles se noient dans le ressentiment de ceux atteints dans leur commerce par l'arrêt du travail dans les grands ports du pays.

Les résultats de ces événements sont variés et souvent inattendus : au point de vue matériel, les conséquences sautent aux yeux : distribution défectueuse des vivres, ralentissement de la démobilisation qui ne peut se poursuivre tant que la main-d'œuvre militaire devra remplacer la main-d'œuvre civile, rendant impossible l'introduction de la semaine de quarante heures qui nécessite, puisque c'est l'un de ses buts, un plus grand nombre de travailleurs, arrêt de l'exportation, condition essentielle d'une position saine de l'économie britannique, sans parler de l'interruption de l'envoi de secours aux pays récemment libérés.

Du point de vue moral, les conséquences sont assez surprenantes : le peuple n'est pas mécontent de son gouvernement, mais le Labour Party s'élève violemment contre ceux qui ont contribué à son succès du printemps dernier.

Une grève durant le cours des négociations était indéfendable et vouée à l'insuccès. Lorsque le chaînon officiel entre les ouvriers et le gouvernement est désavoué par l'un des partis en présence et que des agitateurs fomentent une révolte aussi pacifique soit-elle contre l'autorité de l'union, la grève dans ce cas prend l'allure d'un sabotage contre la communauté : elle provoque une attitude hostile vis-à-vis d'une ré-



L'avis de la direction du port de Londres est rédigé en termes comminatoires :

« La direction du port de Londres avise les employés titulaires que tout homme absent sans raison, qui ne reprendra pas son travail avant lundi matin 15 octobre, 8 heures, sera considéré comme ayant abandonné son service sans préavis. Son contrat sera annulé et renvoyé à la Corporation nationale des Docks. »

clamation justifiée et met en danger la structure entière de l'organisation du travail et de l'industrie ; de plus, elle rend l'affaire intolérable au pays.

Les puissances de l'Axe, avec les moyens formidables dont elles disposaient, n'ont pu à aucun moment de la guerre paralyser l'activité des ports britanniques. Il n'est pas souhaitable que les dockers en freinent l'essor.

# Documents et documentaires

Le grand public ignore que le cinéma est un des plus puissants outils de la recherche scientifique. Non seulement il a entamé la notion du temps physique en la remplaçant par un temps compressible et extensible à volonté, mais le cinéma a accru les moyens d'investigation et de documentation de la science. Certains phénomènes, et surtout certaines séries de phénomènes, ne pouvaient être révélés que par la cinématographie, analyse ou synthèse de l'état et de la vie des corps.

Paris vient d'avoir son VII<sup>e</sup> Congrès du film scientifique. Depuis 1944, c'est la première manifestation internationale dans le domaine supérieur et universel de la connaissance. Ces congrès, fondés en 1933 par Jean Painlevé, le Dr Claoué et Servanne, ont rendu des services importants aux chercheurs et à la mise au point d'une documentation précise et variée. Cette fois, le congrès a servi aussi au prestige de la France savante.

Bien que gêné par la difficulté actuelle des voyages, le Congrès a obtenu une contribution étrangère assez importante, anglaise, russe, américaine et italienne notamment. Les films chirurgicaux ont ouvert les séances, en souvenir du Dr de Martel: ses deux *Trépanations*, en couleur, parfaitement enregistrées, sont parmi les plus « beaux » documentaires de ce genre. Du même ordre,



Une image du film « Morphologie d'une fleur », d'Enrico Carano (Italie).



L'aigle est effondré devant ses aiglons tués. [D'après «La loi du grand Amour maternel»].



Aiglons tués au nid. [« La loi du grand Amour maternel », Kantzner-Manteussen].

nous avons vu *Amputation bilatérale des membres inférieurs* (Col. O.-S. Harbaugh, U.S.A.) ; *Riduzione cruenta di lussazione inveterata di spalla*, dû au Prof Francesco Delitala, de l'Institut Rizzoli de Bologne, film réalisé par Pasinetti ; *Blessures de la gorge et leur traitement*, un véritable « traité » russe dû aux Prof. Trutnev, Zemtsov et Fédorov ; un long documentaire canadien en couleur, *Pædiatric anesthesia*, du Dr M.-D. Leigh.

Pour rester dans le domaine de la spécialisation pure, citons encore des films qui n'ont pas d'intérêt direct pour le profane, mais qui aident chaque branche de la technique. D'abord, les films du Dr Comandon et de Fonbrune, *La Caryocinèse d'une cellule* et *Greffes de noyau d'amibe*, puis *Evolution de la moisissure en épingle* (G.-B.), *Biologie des Rynchotes*, de René-Guy Busnel, *Troubles de conduction transmyocardique*, du Dr Lutembacher et *l'Étude expérimentale des mouvements du larynx chez le chien*, du Dr Vallancien, et un hallucinant documentaire venu d'Algérie sur un homme privé de sternum qui fait de son cœur ce qu'il veut.

La vulgarisation et la pédagogie se sont manifestés par 49 jours, et *Contribution à l'étude de la machine à vapeur*, de Cantagrel, le premier sur la réparation d'un viaduc de la ligne Paris-Belfort, le second employant des schémas animés d'une extrême clarté.

Les Anglais viennent en tête dans ce domaine avec une série parfaite: *The Scabies Mite* (*Microcinématographie de la gale*), par Frank A. Goodliffe, et deux documentaires de Paul Rotha: *Blood Transfusion*, tout à fait exemplaire (qu'on médite le « parlé » de ce film), et *World of Plenty* (*Alimentation du monde*, 1943). Ce dernier est un film magnifique et puissant qui pose — et à l'Angleterre d'abord — le problème de la distribution des richesses, à commencer par la nourriture. Le montage du film est un des plus importants et des plus audacieux qu'on ait jamais vu. Il paraît pourtant que Rotha s'est dépassé avec *Land of promise*, que l'Angleterre hésite même à projeter. *Cycle de développement du*

*maïs*, de Mary Field, et *Potato Blight*, contribuent aussi à affirmer la maîtrise britannique dans le documentaire.

Remarquons en passant qu'un rêveur devrait contempler le formidable brassage de sang que *Blood Transfusion* nous fait entrevoir. Les mythes les plus anciens d'Amérique et d'Afrique deviennent des enfantillages devant cet échange de globules rouges.

Un des plus beaux films du congrès demeure *La Loi du Grand Amour Maternel* (*Gesetz der Liebe*, Russie), dû à S. Kantzner-Manteussen. Il est éblouissant. Jamais nous n'avions vu un documentaire de cette tenue lyrique, réalisé avec tant d'amour et d'intelligence. La vie des bêtes de la forêt est suivie par une caméra attentive qui sait dégager les images les plus puissantes. Personne n'oubliera la vision de l'aigle dont les ailes sont dé-

ployées par la douleur devant ses aiglons tués. Le montage et la sonorisation de ce film sont parfaits. Nous avons peur qu'on trahisse cette musique vivante et ce langage à voix basse qui ornent le film. D'un genre semblable, mais d'une tenue plus modeste, le Dr Noll, directeur du Lehrfilmstelle de Berne, a présenté son documentaire sur la *Mouette rieuse*, dont certaines scènes sont extrêmement rares.

Parmi les films français, soulignons un documentaire de Louta Nounberg: *Le piano révélé par le film*. Des maîtres du clavier ont appris qu'ils jouaient en opposition à leurs théories... Toute une technique peut se perfectionner grâce au ralenti cinématographique.

Jean Painlevé a présenté deux films tournés avant la guerre, mais montés maintenant. *Solutions françaises*

est adroitement conçu et réalisé avec bonheur. Painlevé sait éviter la grandiloquence des peuples inférieurs et la fausse modestie des parvenus. Son documentaire a une force évidente. Le film contient aussi des passages émouvants par leur contenu ; les grands disparus de la science y prononcent des paroles de sagesse et des allusions prophétiques. Le fragment de Perrin devrait avoir place dans une anthologie des vies contemporaines.

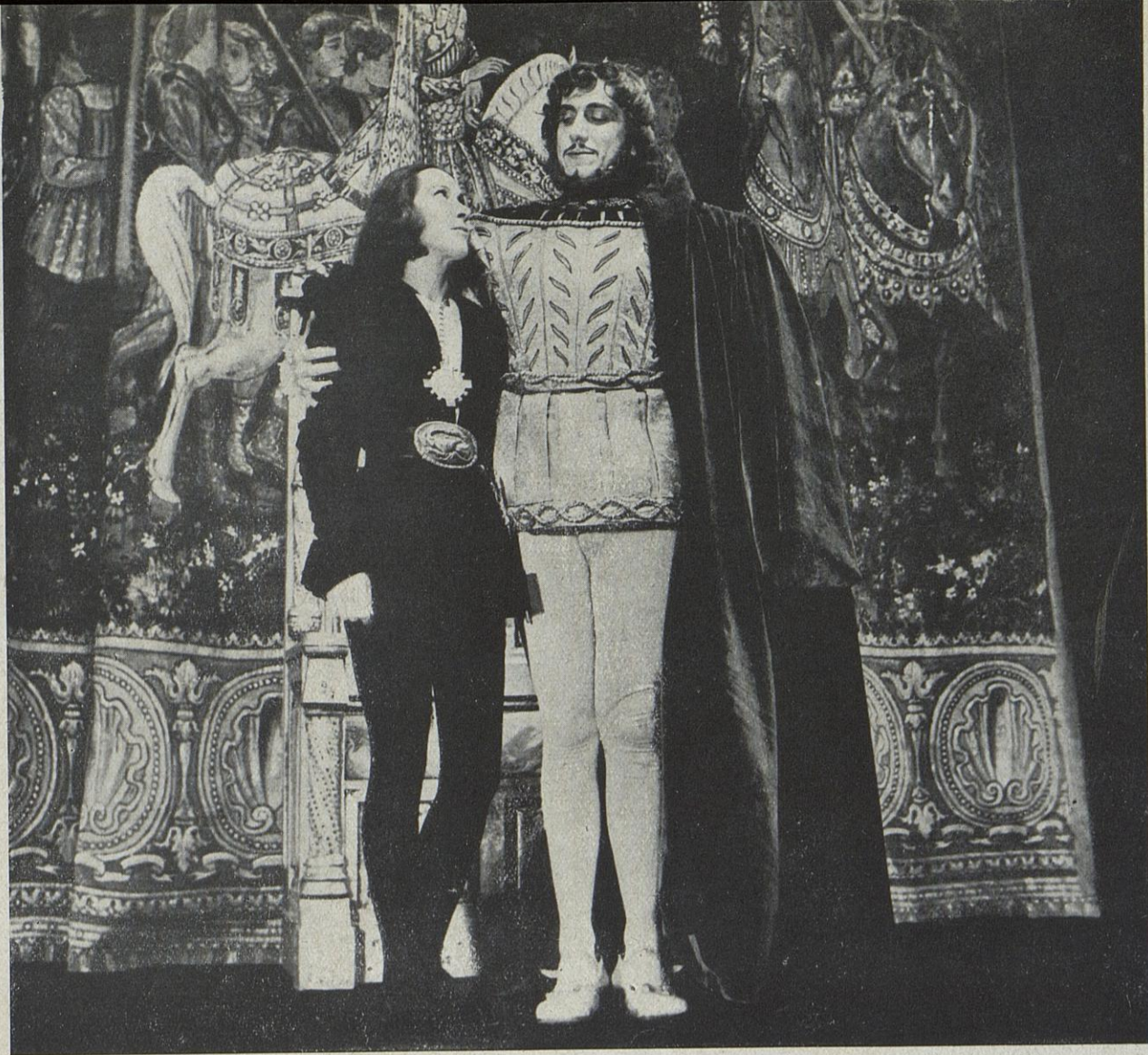
Nous avons vu enfin *Le Vampire*. Painlevé a su admirablement fondre le mythe animal et le monstre. Painlevé donne une suite à nos terreurs et à nos rêves. Film scientifique, car il est le premier à nous montrer ce monstre vivant: film à grand spectacle, car il passionnera le public.

MYLE.

Un hippocampe passe. [D'après le film de Jean Painlevé: « Le Vampire ».]



# THÉÂTRE



Une scène de *Lorenzaccio* chez Gaston Baty. Lorenzaccio (Marguerite Jamois) et le Duc de Florence (Alexandre Rignault)

## LORENZACCIO

A " MONTPARNASSE "

Le problème majeur de *Lorenzaccio*, ce n'est peut-être pas celui de la liberté, mais celui de l'engagement conscient dans la débauche. Le goût du temps, la commodité des ressemblances entre les tyrannies d'avant-hier et d'hier nous pousseraient à ne considérer que l'aspect quasi-politique de l'œuvre. Mais ainsi nous nous priverions d'une source d'émotions sinon plus fortes, tout au moins — espérons-le maintenant — plus éternelles. Les scrupules de Lorenzo, ce sont ceux de Musset. Il faut se souvenir qu'enfant prodige il écrivit la pièce à vingt-trois ans, à l'âge où les entraînements du plaisir commencent à serrer leur lasso autour de lui. On sait qu'il n'y résista pas, on sait ce que les excès lui coûtèrent. A l'époque de *Lorenzaccio*, il devait raisonner encore en face des tentations, c'est-à-dire les dénombrer avec lucidité et les juger. Sa faiblesse fut de s'accorder des sursis et de ne point se défendre contre les récidives. Isolé, le geste de Lorenzo qui veut tuer Alexandre de Médicis, tyran de Florence, provoque déjà dans le dialogue de grandioses périodes. Mais, si de nos jours l'écrivain commente l'action en soi comme le fait M. Malraux, s'il maintient l'action au-dessus des sentiments comme le préconise l'existentialisme, il n'en était pas de même aux temps romantiques : le cœur, les paroles, les larmes, les interrogations précédaient, accompagnaient et suivaient tout geste important. N'empêche que *Lorenzaccio* est un héros moderne. Il accepte de se perdre sur le plan moral pour essayer de délivrer sa patrie. Mais il raisonne parfois (ne souriez pas du rapprochement : il y a beaucoup de parentés dans les œuvres de qualité) comme le Caligula de M. Camus. Il a la logique terrible, il sait qu'en donnant la liberté à ses concitoyens il n'en fait pas des êtres meilleurs, ni plus libres au sens élevé du mot. Le geste meurtrier, il l'accomplira cependant. En le payant de sa propre sérénité, du respect de soi-même. Afin de mieux approcher sa victime, *Lorenzaccio* a partagé la vie dissolue de la cour. Le mal est plus contagieux que la vertu. Et *Lorenzaccio* voit sur lui les signes de la lèpre morale. Il a contracté la débauche, et il ne s'en débarassera plus, même pas au prix du sang versé. Musset a exprimé là une sorte de fatalité nouvelle. Son drame inaugure les drames de la foi dans l'homme et du manque de foi, et de la perte de la foi dans l'homme — qui jalonnent les routes de notre littérature contemporaine.

*Lorenzaccio* pose aussi des problèmes d'ordre théâtral extrêmement compliqués. C'est une pièce trop longue, il faudrait deux soirées pour la jouer dans sa version intégrale. Plusieurs fois, on a cherché une solution. M. Baty a essayé à son tour, avec une ambition d'ailleurs fort respectueuse pour Musset. Il a taillé dans les scènes, afin, explique-t-il, de retrouver le rythme scénique. Les rigoristes lui déclareront peut-être la guerre, au nom du principe de l'intangibilité des textes. Je crois qu'ils auront tort. Car le rythme est, presque tout le temps, trouvé et préservé. Etant d'accord avec M. Baty, je n'en serai que plus à l'aise pour m'étonner tout de même de la longueur insolite de certains monologues. J'ai vérifié dans mon Musset. M. Baty, supprimant des personnages, comme celui de Louise Strozzi par exemple, est obligé de supprimer parfois des répliques qui auraient coupé ces monologues. Mais c'est le seul reproche à lui adresser. Ce qu'il voulait, c'est-à-dire nous présenter un Lorenzo intégral, dans sa passion secrète et dans ses passions extérieures, il l'a pleinement réussi.

Et quel merveilleux spectacle ! Tout se joue sur un fond de velours sombre. Un meuble, une écharpe, un banc indiquent les changements de lieux. C'est, chaque fois, d'une profonde puissance d'évocation. Ajoutons-y les éclairages, avec lesquels on sait que M. Baty joue comme un dieu dans son ciel. Le tableau où Philippe Strozzi apparaît à sa table, avec d'abord le visage seulement éclairé, a la transparence charnelle d'un

## LE SÉDUCTEUR

CHEZ " ANTOINE "

Georges de la Tour. Et, puisque nous en sommes à Strozzi, admirons aussi sa coiffure, son costume, son air de donateur : il semble sans cesse agenouillé devant une grande idée. *Lorenzaccio*, c'est M<sup>lle</sup> Marguerite Jamois. Bien que j'ai assez peu de goût pour le travesti, j'éprouve une très complète admiration pour l'interprétation humaine qu'elle fait du rôle. C'est vraiment un adolescent pâle, l'Hamlet français, qui laisse traîner sur les velours du fond le manteau scintillant de l'angoisse. Dans la grande scène où Lorenzo avoue à Strozzi qu'il n'est pas le lâche qu'on croit et qu'il se prépare à tuer le duc, M<sup>lle</sup> Jamois double le cap du personnage et atteint à la perfection de l'entité. Tous ses camarades font montre de mérite et de dévotion. Il faut isoler dans la louange M<sup>lle</sup> Marie-Hélène Dasté, marquise Cibo pure jusque dans l'impureté où elle prend le parti de la liberté, M<sup>me</sup> Yvette Andreyor, qui a un port, un jeu et un visage d'une grande noblesse, M. Hubert Prelier, qui joue le rôle du Cardinal ambitieux et dévoré par ses secrets : c'est un très bel acteur. N'oublions pas M. Alexandre Rignault, qui avait été magistralement l'Ogre du *Grand Poucet* et qui nous fait si bien retrouver dans son incarnation du duc Alexandre toute l'aveugle et satisfaite épaisseur des mauvais maîtres.

\*\*\*

On s'étonne un peu de voir les spectateurs rire et pleurer au *Séducteur* exactement comme on l'eût fait il y a quarante ans. Comment se peut-il que la sensibilité du public se laisse encore prendre aux trucs affreusement usés dont se sert M. Birabeau? Celui-ci nous dit qu'il a trouvé son point de départ dans une histoire survenue à Banville. Mais il fallait conduire l'imposture à son terme avec des moyens moins mécaniques... puisqu'il s'agit d'une imposture. M. Birabeau s'imagina-t-il vraiment que, de nos jours, un enfant abandonné qui retrouve son père, ou l'homme prétendu tel, le traitera avec déférence et n'aura pas tout bonnement, tout naturellement envie de l'enguirlander? Et, romancier lui-même, imagine-t-il vraiment ses confrères comme il les peint sous l'apparence d'un de ses héros? S'il ne se moque pas de la morale reçue, je parie qu'il se moque des confrères. Espérons qu'il a voulu faire une charge.

Les admirateurs de M<sup>me</sup> Françoise Rozay la plaindront de se donner tant de mal pour sauver son rôle. C'est une actrice d'une grande autorité. Mais l'autorité ne sauve pas un texte. A côté d'elle, M. Brulé sauve toute son élégance. Mais l'élégance ne sauve pas un texte. M. Jacque Clancy, l'orphelin, se dépense avec beaucoup de finesse. Mais la finesse ne sauve pas un texte.



Lorenzaccio en compagnie du peintre Florentin Tébaldo.

RENÉ LAPORTE.

## RETOUR A NISARD

M. JULIEN BENDA lance contre la littérature moderne et, en particulier, contre certains auteurs en vogue, une attaque qui fera plaisir à toute une catégorie de Français : celle des « honnêtes gens ». C'est un fait que beaucoup de Français, qui ne sont point des sots ni des ignorants, qui ont de la culture et du goût, qui aiment lire et relire nos bons écrivains d'autrefois, demeurent, malgré qu'ils en aient, fermés aux beautés de Valéry, de Claudel, de Proust, de Gide, d'Alain, de Giraudoux et de maints autres. Ces beautés les piquent, les excitent, les exaltent parfois, le plus souvent les déconcertent et ne les satisfont jamais tout à fait. Ils y voient beaucoup de talent, d'ingéniosité, de brillant, d'intelligence, d'esprit, mais cet ensemble de qualités leur paraît fragile et destiné à perdre rapidement sa séduction et son éclat. L'obscurité qui s'y mêle ajoute à leur méfiance. Ils ont l'impression que tout cela n'est pas sérieux. Bref, ils ne « marchent » pas... D'où, parmi cette classe d'« honnêtes gens » un sourd mécontentement et d'eux-mêmes et de ceux que toute une critique et tout un milieu social, à la fois intellectuel et mondain, prônent comme des génies de première grandeur. *La France byzantine*, de Julien Benda (Gallimard, éditeur), les confirmera dans leur refus d'adhérer à un ordre de littérature dont la caractéristique fondamentale se résume en deux mots : *hermétisme* et *maniérisme*. M. Benda dit : *préciosité*; je préfère *maniérisme*, qui, non moins exact, en dit davantage. *Alexandrinisme*, prononce encore M. Benda, et le titre qu'il a donné à son livre suggère nécessairement *byzantinisme*. Comme il revient à plusieurs reprises sur l'idée que nous sommes à une époque de décadence, il est aisé d'entrevoir que sa position est

exactement celle de la critique classique. D'ailleurs, il lui arrive de se référer à Désiré Nisard qu'il cite avec complaisance. Nisard, bien oublié aujourd'hui, fut, sous le Second Empire, l'auteur d'une théorie générale du beau littéraire, fondée sur le sens commun. Au nom du sens commun, Nisard combattait le sens propre et la raison individuelle, en un mot la liberté. Il prétendait que l'homme de génie devait être l'organe de tous et non une personne privilégiée, que sa mission était de dire ce que tout le monde sait, d'être l'écho intelligent de la foule et qu'en tout cas c'était là le

caractère du génie en France et la raison pour laquelle il préférerait la littérature française à la grecque où une part trop grande avait été faite à la vaine curiosité. Je ne crois pas que M. Benda aille si loin dans sa condamnation de l'individualisme et du subjectivisme modernes. Il est toutefois certain que sa pensée et celle de Nisard font bon ménage et que, loin de s'opposer, elles se complètent sur bien des points. On a reproché à Nisard de confondre discipline, raison et tradition. Je ne pense pas que M. Benda tombe dans cette erreur qui fut, dans le domaine de la critique littéraire, celle de son vieil ennemi Charles Maurras. Ce qui lui fait défaut, c'est la sensibilité, le sens artiste. Intelligence abstraite, passionnée de métaphysique et de musique, il est évidemment peu ouvert à la beauté plastique et verbale. Mauvaise condition pour faire de la critique littéraire. Penseur, il méprise la littérature à laquelle il fait grief de s'être, depuis un demi-siècle et même davantage, érigée en activité intellectuelle différenciée, spécifique. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. La place me manque. *La France byzantine* soulève un immense sujet. Il en ressort que l'auteur de *Belphégor* n'a rien abdiqué de ses principes, qu'en vieillissant il s'y est au contraire affermi, raidi, contracté, et qu'à force d'intransigeance et d'absolutisme il risque de compromettre le succès de sa thèse auprès de ceux qui étaient le mieux disposés à l'accueillir. L'intellectualisme sourcilieux du haut duquel il juge la littérature moderne offre-t-il plus de garanties que l'art gratuit et désintéressé, appliqué à orner la vie, à approfondir notre conscience, à augmenter notre expérience et à développer notre faculté de sentir?

André BILLY,  
de l'Académie Goncourt.



M. Émile Henriot, dont ont parlé beaucoup pour le fauteuil de Marcel Prévost.

## chez Émile Henriot

J'ALLAIS proposant à Émile Henriot, parmi les nombreux sujets où je savais sa maîtrise, quelqu'un de ceux par quoi l'importuner le moins, quand il m'arrêta à la fois par le regard et le sourire d'un analyste qui serait, aussi, un modeste :

— Suis-je bien l'homme des généralisations, des raccourcis synthétiques?... J'hésite toujours un peu, au bord de conclusions hâtives où l'on risque d'engager en quelques lignes tellement plus que soi...

Je regarde le reflet chaud, aux murs, de tous ces livres qui isolent de la ville le bureau où je suis reçue. Près d'une lampe, la tache claire d'épreuves dont ma venue interrompit la correction. Un titre : *Naissances*. Émile Henriot n'est pas et ne sera jamais l'ami du point final.

Je relis à voix haute :

— *Naissances?*

— C'est un livre de souvenirs personnels, de la même atmosphère d'époque, que *Le livre de mon père*. Je l'ai écrit à Lyon pendant les années cruelles 1942-1943.

— Pourquoi le pluriel de ce titre?

— J'ai recherché, en ne faisant appel, loyalement, qu'à ma mémoire et aux impressions réellement vécues, tout ce qui peut influencer sur la formation d'esprit d'un enfant, tout ce qui peut l'éveiller, le faire naître à la vie : lectures, poésie, liberté, culture, choses peintes, voyages, patrie, solitude, vie intérieure et recherche d'une vérité enrichie de la conviction qu'elle ne se doit pas d'être nécessairement favorable...

Je n'ai voulu, en tout cas, partir de rien d'autre que d'une expérience psychologique strictement personnelle, sans me permettre nul commentaire littéraire ou pédagogique. Il ne s'agit ici que du jeune garçon que j'étais, de ses entretiens, de ses maîtres, de ses amis. De ses découvertes aussi, de ceux enfin qui l'ont marqué...

— C'est un aveu?

— Et très sincère, puisqu'il s'agit notamment de Barrès, de Stendhal, de Baudelaire, de Verlaine...

Émile Henriot rapproche des feuillets épars, en retourne un lentement et me désigne du doigt les lignes de Chamfort qu'il a choisies : « L'homme arrive novice à chaque âge de la vie », cependant que mes yeux s'attardent, à peine plus bas, sur la large page blanche, à relire Renan qui ne se trompait pas, je le constate ici ce soir, en assurant que « ce qu'on dit de soi est toujours poésie ».

Je sais qu'il est un autre visage à l'activité littéraire d'Émile Henriot. Je sais l'éloge de Marcel Prévost, subtil et profond tout ensemble, qu'il lira dans quelques semaines lors de sa réception à l'Académie Française. Je sais que sont sous presse les deux tomes du *XVIII<sup>e</sup> siècle* de son *Courrier littéraire*, monument de critique que les colonnes du *Temps* accueillaient déjà il y a quelques vingt-cinq ans et où chaque article représente ce qu'il appelle, simplement, « le dernier état de la question », suivant la méthode déjà pratiquée par Sainte-Beuve, « l'inégalable Sainte-Beuve », comme dit le seul Émile Henriot.

Mais je choisis de l'interroger encore sur tant de « naissances », si profondément évocatrices pour nous de l'éveil des jeunes à la poésie humaine.

— Je me suis honnêtement limité à des circonstances précises, à d'authentiques événements », m'explique Émile Henriot, « sans consentir jamais à forcer ma mémoire ni à ajouter à mon récit quoi que ce fût d'approximatif. Et c'est, je pense, cette discipline même qui m'a permis de retrouver la fraîcheur des sentiments qui compte bien plus à mes yeux que les faits mêmes qui les ont provoqués. Tout ceci, je l'ai conçu sous forme d'essai.

— Sans rien qui prétende à enseigner, ni qui autorise à conclure?

— Surtout pas!

Et Émile Henriot a tout à coup un geste de dessinateur, un geste de son père :

— Vous vous souvenez de Montaigne? fait-il. « Eh bien ! moi aussi, je peins des passages ».

A la table des matières, je ne m'étonne plus de ces trois petits mots : « la maison saccagée »...

Dernière « naissance », il y a quelques mois à peine, de la guerre, du pillage et du deuil, rattachée par Émile Henriot à tous ces heureux éveils d'adolescence et de printemps et qui, pour avoir évoqué la tourmente, nous les rend plus fragiles, plus chers et plus précieux encore.

Claude CÉZAN

89<sup>e</sup> Année - N° 4331

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

27 Octobre 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS  
69, Quai d'Orsay -- Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	un an
France et Colonies	Frs 370	700	1.350
Etranger :			
1/2 tarif postal	385	750	1.450
Plein tarif postal	400	800	1.550

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"  
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone : Anjou 04-80  
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25



# LE MONDE PHILATÉLIQUE

PARIS. — Le Syndicat des Négociants Parisiens a réussi à conclure une trêve avec l'Administration fiscale. Nous avons signalé que de nombreux marchands avaient reçu la visite des inspecteurs des douanes au sujet des nouveautés et que ceux-ci procéderaient à des perquisitions un peu brusques. Au terme de l'accord conclu entre les parties intéressées ces perquisitions seront suspendues jusqu'au 31 octobre. Les négociants doivent avant cette date régulariser leurs stocks en nouveautés étrangères.

RIO DE JANEIRO. — Le Brésil a procédé à l'émission d'une série en l'honneur du corps expéditionnaire brésilien qui s'est battu sur les fronts européens.

PARIS. — Parallèlement au concours d'étalage organisé à Paris par le Ministre des Colonies, l'éditeur de la « Collection Impériale » J. Foret a ouvert dans ses locaux (64, rue La Fayette) une exposition des timbres de la poste aérienne de l'Empire.

MILAN. — D'après la « Potinière » de nombreuses émissions de la Libération sont signalées dans tous les coins du territoire italien. Voici la liste de quelques-unes que l'on considère comme officielles : 1<sup>re</sup> Série dite de la C. N. L. Elle fut émise par le Comité de la Libération de l'Italie du Nord et selon les renseignements reçus à Paris le chiffre de tirage est très petit et ces valeurs peuvent être considérées comme les meilleures parmi les timbres de la Libération. — 2<sup>e</sup> Série dite de la G. N. R. Nous n'avons encore aucune précision au sujet de cette émission. — 3<sup>e</sup> La Ville de Castiglione d'Intelvi a émis deux timbres représentant les armes de la ville pour parer à la pénurie des vignettes postales. Il s'agit d'un 50 c. vert et une lire rose. — 4<sup>e</sup> En mai 1945, quand les communications par chemin de fer étaient interrompues il a été émis pour le courrier de la région environnant Turin des timbres pour transport par cyclisme. Une première émission non dentelée de 5 Valeurs dont un 140 lire, puis par la suite une deuxième émission avec dentelure onze. Ces émissions ont été autorisées par le Ministre italien des communications le 25 février 1945.

PARIS. — On signale trois émissions de la vallée d'Aoste qui intéresseront sûrement les philatélistes français. Il s'agit d'une série de huit timbres avec la surcharge « Vallée d'Aoste autonome ». Une deuxième série contenant également huit timbres représente la carte de la vallée et porte en surcharge les mots « Autonomie d'Aoste ». Enfin il existe une troisième série de bienfaisance un 0,25 + 2,50 et un 1,25 + 40 lire. Ces deux timbres portent en surcharge la légende suivante « Aoste pour les partisans tombés 28-IV-45 ». Le chiffre de tirage des deux premières séries est de 500 ; celui de la troisième est évalué à 4.000.

BOITE AUX LETTRES. — Nous répondons dans cette rubrique à toutes les questions que nos lecteurs veulent nous poser et qui ont un intérêt général pour les philatélistes. — F. Régner (Reims). Les timbres de France N° 8 et 34 sont des « non émis ». C'est une erreur de la part des rédacteurs des catalogues de les doter de numéros d'ordre comme les timbres de poste émis. Ces deux valeurs ne font pas partie intégrale de la collection de France qui peut être considérée

comme complète sans les contenir. — H. Mayer (Lyon) 1<sup>er</sup> timbre pour la Croix-Rouge fut émis en 1889 au Portugal.

P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**COLLECTION IMPÉRIALE**  
J. FORET Expert  
ACHAT-VENTE  
TIMBRES-POSTE  
Env. Catal. P.A. Prix 13F  
64.R.LAFAYETTE. PARIS. PRO.3427

ALBUM DE  
TIMBRES-POSTE  
D'AVIATION  
PRIX: 300F  
Avec timbres  
500 à 50.000F

## GALERIES DE TABLEAUX

ORFÈVRE  
**CHRISTOFLE**  
Achète  
tous services de table  
12, rue Royale  
Tous les jours, sauf lundi.

GALERIE LOUIS-CARRÉ  
11, avenue de Messine  
**HENRI LAURENS**

## A L'HOTEL DROUOT

EXPOSITION LE 30 — VENTE LE 31 OCTOBRE

Salle 1. Objets d'art anciens. — Experts :  
MM. Damidot, Lacoste. . . . . M<sup>e</sup> Ader.

## RUBRIQUE FINANCIÈRE

### COMPAGNIE NATIONALE DU RHONE

La Compagnie procède à l'émission de 25.000 obligations 3 1/2 % demi-net de 10.000 fr. nominal.

Prix d'émission fixé à 9.900 fr., jouissance 15 octobre, amortissement en 45 ans au maximum à partir du 15 octobre 1950. Le service de l'emprunt en intérêts et amortissement est garanti par l'Etat dans les conditions et suivant les modalités prévues par l'article 3 de la loi du 27 mai 1921 et les textes subséquents régissant la Compagnie (B. A. L. O. du 8 octobre 1945).

# COGNAC

# CASTILLON



LA MARQUE  
DE PRÉDILECTION

**ARMAGNAC**  
DOMAINE  
**DU PONCHON**  
Premier  
Grand Cru

R. P. Dumas & Cie  
PROPRIÉTAIRES  
GABARRET-EN-ARMAGNAC \* Landes

# LOTÉRIE



## NATIONALE

“FORTUNE” N'ATTEND QUE  
VOUS POUR APPAREILLER...  
... ET N'OUBLIEZ PAS QUE  
TOUS LES BÉNÉFICES DE  
LA LOTÉRIE  
VONT A DES ŒUVRES DE  
BIENFAISANCE

LSP



PELLICULES

chaque matin  
une friction...

**XOUR**

P. HÉRAULT

## Roffignac

la Marque  
que porte le bon **COGNAC**



*Révérence*



FRANCIS  
GILLETTA SC.

**FOUQUET**  
PARFUMEUR

AS ♦ PUBLICITE